

RÉFUGIÉS

NUMÉRO 144 • VOLUME 3 • 2006

*Que
sont-ils
devenus ?*

LES
RÉFUGIÉS
HONGROIS,
50 ANS
PLUS TARD



UNHCR
The UN Refugee Agency

ÉDITORIAL D'ANGELINA JOLIE, AMBASSADRICE DE BONNE VOLONTÉ DE L'UNHCR

Le 50^e anniversaire de l'insurrection HONGROISE

LA DERNIÈRE SEMAINE D'OCTOBRE 1956 fut l'une des plus spectaculaires de la seconde moitié du XX^e siècle. Elle vit naître deux crises entièrement distinctes qui eurent des conséquences majeures et durables non seulement sur la suite de la guerre froide et les relations entre les deux superpuissances émergentes, mais également sur l'évolution des Nations Unies.

Le 23 octobre, une rencontre secrète de trois jours réunit les Gouvernements britannique, français et israélien à Sèvres, près de Paris : des bouleversements d'une importance capitale pour le Moyen-Orient en résultèrent, dont l'impact se fait encore sentir aujourd'hui. Au même moment, un groupe d'étudiants en ingénierie décida d'organiser une manifestation à Budapest, la capitale hongroise, pour protester contre la situation prévalant, non dans leur pays, mais en Pologne.

Des informations circulaient à Budapest sur les troubles survenus dans plusieurs autres Etats satellites de l'empire soviétique : des émeutes en Allemagne, des vagues de mécontentement à Prague et surtout, en juin, une importante révolte dans la ville de Poznan, en Pologne, réprimée par l'armée.

Les étudiants de Budapest avaient entendu parler de l'extension des troubles en Pologne et décidé de manifester leur soutien. L'information se propagea rapidement à travers toute la ville et les gens commencèrent à sortir de leurs magasins, de leurs usines et de leurs maisons pour se joindre à la marche.

Par certains égards, la Révolution hongroise de 1956 a commencé par accident, même si les tensions allaient croissantes depuis un moment. Au cours des dix années passées sous le joug communiste, le pays avait immensément souffert sur le plan économique et enduré une succession de purges virulentes. La remise en cause de Staline par Nikita Khrouchtchev en février 1956 avait fait renaître l'espoir à travers toute l'Europe centrale et une gigantesque manifestation aux accents ouvertement anti-communistes s'était tenue à Budapest, quelques semaines auparavant.

Alors que la journée du 23 octobre avançait, des dizaines de milliers de personnes envahirent les rues et la manifestation initiale se transforma rapidement en une révolte généralisée contre le régime et ses maîtres du Kremlin.

Douze jours plus tard, le 4 novembre, les chars soviétiques entraient dans Budapest. La ville subit plusieurs jours de bombardements massifs et de batailles de rue et les Hongrois

entamèrent leur fuite vers l'Autriche voisine, au rythme de plusieurs milliers par jour. Lorsque les frontières furent finalement fermées, environ 180 000 réfugiés hongrois avaient ainsi gagné l'Autriche et 20 000 la Yougoslavie.

Dans les jours qui suivirent le début de cet exode, une opération hors du commun vit le jour en Autriche, non seulement pour prendre en charge les réfugiés, mais également pour organiser leur sortie du pays, presque aussi vite qu'ils y arrivaient. Au total, 180 000 personnes quittèrent l'Autriche et la Yougoslavie pour être réinstallées dans quelque 37 pays, dont près de 100 000 en moins de dix semaines. Ce qui fut accompli à l'époque par les Autrichiens, les agences humanitaires et les pays de réinstallation est vraiment remarquable.

L'insurrection de 1956 et ses conséquences façonnèrent également la manière dont les organisations humanitaires, l'UNHCR en tête, allaient répondre aux crises de réfugiés lors des décennies à venir. Cet épisode a laissé une empreinte indélébile sur le droit international des réfugiés et sur les politiques y afférentes.

Mais les personnes les plus profondément marquées par cet événement furent, bien évidemment, les Hongrois eux-mêmes – ceux qui restèrent aussi bien que ceux qui prirent le chemin de l'exil. Pour commémorer le 50^e anniversaire de la Révolution de 1956, le magazine RÉFUGIÉS s'est entretenu avec sept réfugiés qui ont été réinstallés dans

divers pays fort éloignés de leur Hongrie natale.

La diversité de leurs profils est frappante : l'un figure parmi les plus grands noms de l'industrie informatique, l'autre est un mécanicien à la retraite. Mais tous, à leur manière, ont passé les 50 dernières années à œuvrer pour faire de leur nouvelle existence un succès, balayant l'idée selon laquelle les réfugiés sont un « fardeau » pour leurs pays d'accueil.

L'ambassadrice de bonne volonté de l'UNHCR, Angelina Jolie, souligne, dans l'article qu'elle publie dans le présent numéro, que cinquante ans ne représentent « qu'un laps de temps insignifiant à l'échelle de l'humanité. » En ce qui concerne les réfugiés, ce demi-siècle a été marqué par d'importants accomplissements. Malheureusement, comme nous le rappelle la crise hongroise, une certaine dose de spontanéité, d'altruisme et de générosité d'âme semble avoir disparu en chemin.



MITI FOTO / B. SANDOR / HUN1956

**LA MANIFESTATION SUR LA PLACE BEM À BUDAPEST,
LE 23 OCTOBRE 1956,
A CHANGÉ LE COURS DE L'HISTOIRE.**

Rédacteur

Rupert Colville

Édition française

Cécile Pouilly

Ont contribué

Andrea Szabolits, Ariane Rummery, Bryan Deschamp, Catherine-Lune Grayson, Ivor Jackson, Klára Szentirmay, Martine Pochon, Melita Sunjic, Rika Hakozaki, Sylvana Whyte, Tarek About Chabake, Terri Murphy, Tim Irwin et le personnel de l'UNHCR dans le monde

Secrétariat de rédaction

Manuela Raffoni

Iconographie

Suzy Hopper, Anne Kellner

Design

Vincent Winter Associés, Paris

Production

Françoise Jaccoud

Distribution

John O'Connor, Frédéric Tissot

Gravure photos

Aloha Scan – Genève

Cartes géographiques

Unité de cartographie de l'UNHCR

Documents historiques

Archives de l'UNHCR

RÉFUGIÉS est publié par le Service de l'information et des relations avec les médias du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Les opinions exprimées par les auteurs ne sont pas nécessairement partagées par l'UNHCR. La terminologie et les cartes utilisées n'impliquent en aucune façon une quelconque prise de position ou de reconnaissance de la part de l'UNHCR quant au statut juridique d'un territoire ou de ses autorités.

RÉFUGIÉS se réserve le droit d'apporter des modifications à tous les articles avant publication. Les photographies avec la mention «UNHCR» peuvent être librement reproduites, à condition d'en mentionner la source (l'UNHCR et le photographe). Les photographies avec copyright © n'appartiennent pas à l'UNHCR et ne peuvent être reproduites sans l'autorisation de l'agence créditée.

Les versions française et anglaise sont imprimées en Italie par AMILCARE PIZZI S.p.A., Milan.

Tirage : 114 000 exemplaires en anglais, français, espagnol et italien.

ISSN 0252-791 X

Photo de couverture:

Cette jeune Hongroise a perdu ses parents pendant leur fuite vers l'Autriche en novembre 1956.

© BETTMANN/CORBIS/AUT-1956

Dos de couverture:

Des jeunes réfugiés hongrois.

En partant du haut et de la gauche :

IOM/HAT00685 ; PHOTOS DE L' UNHCR 103,102, 92, 99, 80.

UNHCR

Case postale 2500
1211 Genève 2, Suisse
www.unhcr.fr

RÉFUGIÉS

N ° 1 4 4 - 2 0 0 6

4

EN COUVERTURE

La Révolution hongroise de 1956 et le flot de réfugiés qui a suivi ont suscité un élan extraordinaire qui a bénéficié à des générations d'exilés.

Cinquante ans après

À l'occasion du 50^e anniversaire de la révolution, sept anciens réfugiés hongrois racontent leurs parcours dans des endroits aussi variés que Wellington, Tokyo, San Francisco et Bogota.

RÉSOLURE LA CRISE DES RÉFUGIÉS À L'ÉCHELLE MONDIALE

Angelina Jolie souligne la nécessité d'éviter les erreurs du passé, d'adopter des politiques plus pertinentes et d'investir davantage dans les régions dont sont originaires les réfugiés.

ADHÉREZ À L'ÉQUIPE D'INTERVENTION D'URGENCE DE L'UNHCR

Angelina Jolie devient le premier membre adhérent de l'Equipe d'intervention d'urgence de l'UNHCR, et vous invite à rallier ses rangs.

24

LE RÊVE LIBÉRIEN

La reconstruction du Libéria ne passe pas seulement par la rénovation complète des infrastructures mais par une refonte de la société libérienne elle-même.

27

ADHÉREZ À L'ÉQUIPE D'INTERVENTION D'URGENCE DE L'UNHCR

Angelina Jolie devient le premier membre adhérent de l'Equipe d'intervention d'urgence de l'UNHCR, et vous invite à rallier ses rangs.

28

ADHÉREZ À L'ÉQUIPE D'INTERVENTION D'URGENCE DE L'UNHCR

La reconstruction du Libéria ne passe pas seulement par la rénovation complète des infrastructures mais par une refonte de la société libérienne elle-même.



1956 INSTITUTE PUBLIC FOUNDATION

HUN-1956

4 Sept anciens réfugiés hongrois témoignent de ce que fut la première opération moderne de secours de réfugiés.



UNHCR/E. PARSONS/SDN-2004

24 Après avoir rencontré des réfugiés dans plus de 20 pays, l'ambassadrice de bonne volonté de l'UNHCR donne son point de vue dans un éditorial spécial.



C. GTZ/W. BANKS/LEB-2006

28 En dépit d'énormes obstacles, les Libériens luttent pour un avenir meilleur.



The New York Times

"As the News That's Fit to Print"

BRITISH AND FRENCH PUSH TOWARD LANDING; ISRAELIS CAPTURE GAZA AND CONTROL SINAI Hungary Protests to Soviet Against New Troop Moves; West Urges Action by U.N.; Tension Is Rising in Poland



Une affaire

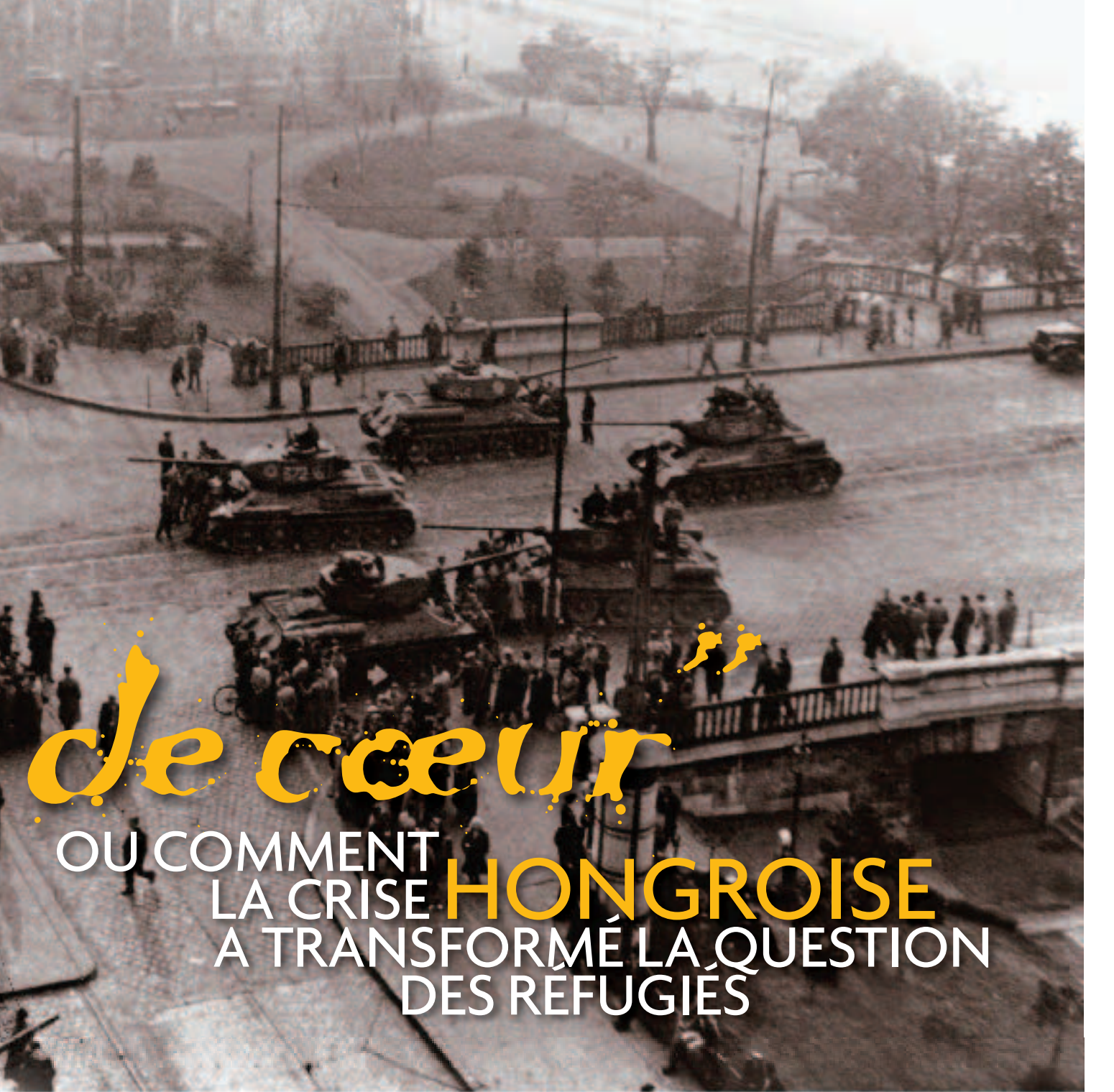
PAR RUPERT COLVILLE

LE SOIR DU 23 OCTOBRE 1956 – premier jour de la Révolution hongroise – le Parlement, le siège de radio Budapest et d'autres bâtiments clefs furent tous encerclés ou occupés. La foule fut visée par des tirs, sans doute le fait de la police secrète. Quelques actes symboliques firent encore monter la tension d'un cran, en particulier le renversement d'une gigantesque statue de Staline et l'apparition de drapeaux hongrois exhibant un trou à la place du marteau et de la faucille.

« Cette vision m'a coupé le souffle », écrit dans son

autobiographie Andrew Grove, un Hongrois devenu un réfugié en 1956 et ultérieurement le co-fondateur du géant informatique Intel (voir l'interview en page 12). « Ces drapeaux avaient été définitivement altérés. Cet acte était sans équivoque et semblait destiné à provoquer une réaction d'une sorte ou d'une autre... Il m'a semblé que nous avions franchi le point de non-retour. »

Pendant quelques jours, beaucoup de Hongrois jugèrent la situation prometteuse : des pans entiers de l'armée hongroise avaient rejoint la rébellion ou rendu les armes ; la police secrète, objet de toutes les haines, était au pied du mur (beaucoup de ses agents furent recherchés et lynchés) et le 29 octobre, l'extraordinaire nouvelle tomba : l'armée soviétique quitterait la Hongrie le lendemain.



© HULTON-DEUTSCH COLLECTION/CORBIS/HUN-1956

de cœur

OU COMMENT LA CRISE HONGROISE A TRANSFORMÉ LA QUESTION DES RÉFUGIÉS

DISTRAITS PAR LA GUERRE

MAIS, CE MÊME JOUR, L'ATTENTION DE LA COMMUNAUTÉ internationale fut brusquement détournée par la nouvelle de l'invasion du Sinaï par les Israéliens et de leur course vers le canal de Suez, conformément à l'accord secret scellé, cinq jours auparavant, avec les Britanniques et les Français à Sèvres.

La guerre froide venait d'engendrer deux crises en l'espace d'une semaine. Craignant que la guerre ne s'étende, les Etats-Unis refusèrent de soutenir le Royaume-Uni, la France et Israël. Sans doute encouragé par l'imbroglio dans lequel étaient empêtrées les puissances occidentales au Moyen-Orient, les dirigeants soviétiques annulèrent sur le champ leur décision de se retirer de Hongrie.

LE RETOUR DES SOVIÉTIQUES

LES TANKS SOVIÉTIQUES REVINRENT À BUDAPEST le 4 novembre, soit 12 jours après que la manifestation ne se transforme en révolution.

Des centaines de bâtiments furent sévèrement endommagés ou détruits au cours de la semaine qui suivit. Les combattants hongrois offrirent une résistance farouche mais sans issue. Le nombre de personnes mortes lors de ces événements reste inconnu ; il est sans doute supérieur au chiffre officiel de 2 500 tués. Des milliers de Hongrois furent également arrêtés ou disparurent, des centaines furent exécutés.

Un élément joua en faveur des réfugiés qui commencèrent alors à affluer vers l'Autriche : le monde extérieur

À gauche : le 3 novembre 1956, deux crises internationales majeures et une élection présidentielle aux Etats-Unis ont fait la une des journaux. Le lendemain, l'armée rouge rentrait dans Budapest.



AP/HUN-1956



UNHCR/2/AUT-1956

En partant du haut, dans le sens des aiguilles d'une montre : une statue de Staline décapitée le premier jour du soulèvement ; l'interrogatoire d'un jeune homme de 16 ans arrêté alors qu'il tentait de s'enfuir en Autriche ; des réfugiés se font charrier sur un canal séparant la Hongrie de l'Autriche.

cinéma. Et les gens étaient choqués par ce qui se passait à Budapest et par le spectacle de ces silhouettes éreintées, avançant péniblement dans la neige vers la frontière.

Un sentiment de culpabilité régnait. Les Hongrois s'étaient révoltés ; ils avaient entendu les encouragements et les applaudissements qui leur étaient adressés sur les radios occidentales comme *Radio Free Europe*, *Voice of America* et *BBC*. Beaucoup avaient cru que l'Ouest s'était engagé à leur venir en aide.

Cette aide vint en effet, mais seulement une fois qu'ils furent devenus des réfugiés.

L'ENTRAIDE

C'ÉTAIT COMME SI UN BARRAGE VENAIT DE rompre. Au cours de la dernière semaine d'octobre, seule une poignée de personnes franchit la frontière avec l'Autriche mais, le week-end suivant, du 4 au 6 novembre, ce furent 10 000 autres personnes qui arrivèrent. Ce chiffre atteint les 36 000 le 16 novembre et 113 000 fin novembre. Avec les 50 000 personnes supplémentaires du mois de décembre, près de 164 000 individus quittèrent le territoire hongrois en l'espace de neuf semaines. Au printemps, pratiquement tout mouvement avait cessé. Au total, 180 000 personnes s'étaient réfugiées en Autriche et 20 000 en Yougoslavie.

Des classes entières – voire des écoles – franchirent ainsi la frontière, alors placée sous une surveillance relâchée. Des étudiants, des enseignants, des docteurs, des athlètes renommés, des architectes, des agriculteurs, tous prirent le chemin de l'Autriche – pour l'essentiel dans la région du Burgenland, près de la ville d'Eisenstadt. On évoque même le cas d'un cheminot qui aurait quitté

Budapest à bord de son train et l'aurait conduit sans s'arrêter jusqu'à la frontière. Des hommes, des femmes et des enfants traversaient des marais, des canaux, des forêts et des champs recouverts de neige en tentant d'éviter patrouilles et faisceaux lumineux.

Robert Quinlan était arrivé à Vienne 20 mois auparavant alors qu'il n'était encore qu'étudiant. Cet Américain de 29 ans ne perdit pas son temps au cours de sa première année passée à l'étranger. Il rencontra une pianiste anglaise et l'épousa. Il fut aussi le témoin du renouveau autrichien en mai 1955, suite au traité de paix qui rendit au pays son indépendance après dix années d'occupation par les quatre puissances alliées victorieuses. Ce traité entra en vigueur en juillet 1955 et les dernières troupes d'occupation se retirèrent en octobre, une année avant la Révolution hongroise.

La Vienne de l'après-guerre poursuivait sa lente convalescence. Les bâtiments bombardés attendaient d'être remis en état et il régnait encore un peu de cette atmosphère interlope et intrigante, si habilement évoquée dans le célèbre film « Le Troisième homme ».

« A l'époque, une bonne bouteille de scotch pouvait encore arranger bien des choses », raconte Robert Quinlan, en évoquant le souvenir d'un officier soviétique qui se laissait facilement convaincre par de tels arguments.

Le jeune homme se vit offrir un emploi par une ONG américaine, *the National Catholic Welfare Conference* (NCWC), qui prit plus tard le nom de *Catholic Relief Services*. La NCWC coopérait avec l'agence des Nations Unies pour les réfugiés – qui ne comptait encore que cinq années d'existence – pour faciliter l'intégration de certains réfugiés encore présents. L'organisation œuvrait aussi pour réinstaller les réfugiés à l'étranger, achevant un important programme qui avait permis d'offrir un nouveau pays à plus d'un million de réfugiés entre 1941 et fin 1951.

Lorsque la Révolution hongroise se déclencha, Robert Quinlan se trouvait à Salzbourg pour s'occuper de 150 individus d'ethnie allemande originaires de Yougoslavie –

IOM/HAT0284/AUS-1956



1956. INSTITUTE PUBLIC FOUNDATION/HUN-1956

quelques-uns des millions de *Volksdeutsche* contraints de fuir l'Europe centrale à la fin de la guerre. Le délai qui lui était imparti pour résoudre l'ensemble des dossiers avait été fixé à la fin de l'année, la réinstallation étant souvent un processus aussi lent que minutieux. Mais tel n'est pas toujours le cas, comme allait bientôt le découvrir Robert Quinlan.

Lorsque les tanks entrèrent dans Budapest le 4 novembre, le monde réagit rapidement, en dépit de la crise de Suez qui lui disputait la vedette à la une des journaux. Certes, la communauté internationale n'était pas prête à intervenir en Hongrie, mais elle était disposée, comme les faits allaient le prouver, à se mobiliser amplement pour les Hongrois, une fois quitté le territoire national.

L'un des principaux acteurs de cette épopée fut Oskar Helmer, le Ministre de l'intérieur autrichien de l'époque. Le 4 novembre, il envoya un câble urgent aux sièges de l'UNHCR et du Comité intergouvernemental pour les migrations européennes (CIME) pour demander une aide financière et des garanties concernant le départ rapide hors d'Autriche de la plupart des réfugiés.

LA RÉPONSE SE MET EN PLACE

A VIENNE, UN COMITÉ FUT IMMÉDIATEMENT établi. Il incluait Oskar Helmer et son équipe ainsi que l'UNHCR, le CIME, la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge (LSCR) et plusieurs ONG locales et internationales. La LSCR serait en première ligne pour l'assistance et aiderait le CIME pour l'enregistrement, la documentation et le transport des réfugiés hors d'Autriche. L'UNHCR s'occuperait des questions juridiques et relatives à la protection ainsi que de l'intégration des personnes restées en Autriche.

Oskar Helmer souhaitait également que l'UNHCR occupe le rôle de coordinateur général – de chef de file en quelque sorte – un rôle qui fut ultérieurement entériné par l'Assemblée générale, laquelle adopta plusieurs résolutions importantes au cours des jours et des semaines qui suivirent. (Le Conseil de sécurité était, au contraire, paralysé à la fois sur le front hongrois et sur l'affaire de Suez, en raison des intérêts divergents de ses membres.)

A première vue, l'UNHCR n'était pas dans la position la plus favorable pour s'occuper de pareille tâche. D'une part, l'agence avait été établie à titre temporaire, son mandat devant arriver à expiration en 1958. D'autre part, elle n'avait pas de Haut Commissaire. En juillet, le premier occupant du poste, Gerritt van Heuven Goedhart, était décédé d'une crise cardiaque au cours d'une partie de tennis et son remplaçant, Auguste Lindt, ne fut élu qu'en décembre. Par chance, le Haut Commissaire adjoint, James Read, et le reste de l'équipe dirigeante avaient tout à fait les capacités de relever le défi qui leur était imposé.

Il s'agissait du premier effort de secours moderne et, après un début chaotique qui ne surprendra personne, il se déroula sans à-coups, une performance vraiment remarquable étant donné les circonstances. Du point de vue des bailleurs de fonds et de nombreux historiens, les trois agences chapeautant les secours et la plupart des ONG qui collaborèrent avec elles réalisèrent une performance hors normes.

Des gardes-frontière autrichiens, des villageois et des volontaires ont aidé des dizaines de milliers de Hongrois qui tentaient de se réfugier en Autriche. Au fil du temps, les contrôles aux frontières ont été renforcés et les passeurs ont joué un rôle de plus en plus important dans l'organisation des départs.

Il s'agissait de la PREMIÈRE grande opération de secours concernant des réfugiés. Les règles n'étaient donc PAS ENCORE clairement établies.



© BETTMANN/CORBIS/USA-1957

En haut : le premier bateau transportant des réfugiés hongrois aux Etats-Unis arrive à Brooklyn, New York, en janvier 1957. **À droite :** un réfugié salue des amis qui quittent l'Autriche pour se rendre dans leur nouveau pays. L'UNHCR avait demandé aux pays de réinstallation de tenir compte des réfugiés malades et handicapés.

Les réfugiés qui arrivaient à la frontière étaient pris en charge par des villageois ou par les autorités autrichiennes. Ils étaient ensuite rapidement transférés dans des centres pour être enregistrés, puis dans des camps, des hôtels ou dans des hébergements privés. Les ONG, y compris les branches autrichiennes de la Croix-Rouge et de Caritas, leur venaient en aide tout au long de ce processus.

Les agences dépêchèrent sur place du personnel venu de toute la planète. De nombreux employés furent aussi recrutés localement. D'après Robert Quinlan, qui fut lui-même rapidement transféré de Salzbourg à Vienne, plusieurs facteurs facilitèrent la tâche des Autrichiens et des agences humanitaires : des installations nombreuses et adéquates étaient disponibles – tous les camps et toutes les baraques laissés vides par les forces d'occupation américaines, britanniques, françaises et soviétiques parties peu auparavant ; le volume de personnel qualifié disponible sur le marché local et pratiquant le hongrois ; et les réseaux déjà existants d'agences d'aide disposant d'une expérience dans les domaines de la réinstallation et de l'intégration.

Ainsi, les conditions indispensables à la mise en œuvre efficace de l'effort de secours étaient-elles réunies.

Il s'agissait toutefois de la première grande opération de

secours concernant des réfugiés. Les règles n'étaient donc pas encore clairement établies.

L'UNHCR disposait-il du mandat nécessaire pour s'occuper des réfugiés ? Oui, répondirent les Autrichiens. L'UNHCR approuva et les autres Etats firent de même, sans trop de discussions. L'article 6B du Statut de l'UNHCR semblait tout à fait correspondre à la situation. Mais, d'après la Convention de 1951, les réfugiés n'étaient-ils pas uniquement le produit d'événements antérieurs à 1951 ? Et chaque cas ne nécessitait-il pas un examen individuel ?

En NEUF SEMAINES,
le chiffre record de 92.950 personnes
réinstallées hors d'AUTRICHE
par bateau, bus, train et avion, fut atteint.

INNOVER

LE RESPONSABLE DES SERVICES juridiques de l'UNHCR, Paul Weis – dépeint par le Haut Commissaire Auguste Lindt comme « sans doute le meilleur expert en droit des réfugiés au monde » – développa un argumentaire pour satisfaire au critère légal de date limite inclus dans la définition du réfugié établie par la Convention.



venu de Suisse emmena 400 réfugiés. Et, au cours des jours suivants, des bus venus de Suède ainsi que des trains en provenance de Belgique et des Pays-Bas ramenèrent des réfugiés dans ces pays. » L'argent et le matériel de secours affluaient, eux aussi, à un rythme soutenu.

Le 28 novembre, neuf pays européens avaient déjà reçu 21 669 réfugiés. Le 31 décembre, le chiffre record de 92 950 personnes transférées hors d'Autriche avait été atteint. A la fin de l'opération, près de 180 000 personnes sur les 200 000 exilées en Autriche et en Yougoslavie étaient parties par bateau, train et avion vers 37 pays différents.

De nombreux Etats firent preuve de beaucoup de souplesse et de pragmatisme, remettant en cause ou contournant leurs propres règles d'immigration afin d'accepter le plus grand nombre possible de réfugiés. Le Canada, par exemple, ouvrit ses portes à quelque 38 000 personnes grâce à un examen succinct des cas, et assouplit son interdiction des réinstallations hivernales. Ce pays accueillit notamment l'ensemble du département forestier d'une université, soit près de 500 étudiants et leurs professeurs, et les installa en Colombie britannique. Pour leur part, les Etats-Unis firent passer une loi spéciale permettant d'accepter des individus ne disposant que de visas temporaires afin d'éviter l'examen complet des dossiers, un processus long et officiel.

L'Australie leva ses restrictions sur les personnes âgées et la Suède chercha activement à accueillir des cas de

En haut : des réfugiés hongrois à bord d'un train attendant de quitter Osijek (ex-Yougoslavie), en 1957, tandis qu'à Vienne un autre groupe (ci-dessus) monte à bord d'un bus pour se rendre en Suisse.

Par ailleurs, le Statut de l'UNHCR servit de base pour décider qu'un groupe arrivant en masse, à l'instar des Hongrois, pouvait être reconnu comme réfugié *prima facie*. Cette évolution a été capitale pour le droit international des réfugiés et sa mise en application ; elle a bénéficié à des dizaines de millions de réfugiés depuis.

Entre-temps, au lieu de s'éterniser sur le débat portant sur le mandat et sur les questions de définition, tout le monde, en Autriche puis en Yougoslavie, s'attela à la tâche, pour fournir, dans toute la mesure du possible, assistance et options de réinstallation aux réfugiés hongrois.

L'historienne Louise Holborn décrit en ces termes le début de cette opération massive de réinstallation urgente : « Le 7 novembre, la Croix-Rouge française envoya à Vienne un avion rempli de matériel médical qui ramena ensuite des réfugiés en France. Des groupes privés britanniques, puis des compagnies aériennes commerciales, affrétèrent, de leur propre initiative et à leurs frais, des avions entre la Grande-Bretagne et l'Autriche pour la Croix-Rouge britannique. A la date du 14 décembre, ils étaient ainsi parvenus à transporter 7500 réfugiés au Royaume-Uni. Le 8 novembre, le premier train spécial



RÉINSTALLATION DE HONGROIS HORS D'AUTRICHE ET DE YOUGOSLAVIE, OCTOBRE 1956 - JUIN 1959

Canada	27 280 +
États-Unis	40 650
Cuba	5 *
Rép. dominicaine	580
Argentine	1 020
Brésil	1 660
Chili	270
Colombie	220
Costa Rica	30
Équateur	1 *
Nicaragua	4 *
Paraguay	7 *
Uruguay	37 *
Venezuela	780
Australie	11 680 +
Nouvelle-Zélande	1 090
Fédération de Rhodésie-Nyasaland	60
Union sud-africaine	1 330
Israël	2 060
Chypre	2 *
Turquie	510
Autriche	410
Belgique	5 850
Danemark	1 380
France	12 690
Allemagne	15 470
Islande	50
Irlande	540
Italie	4 090
Luxembourg	240
Pays-Bas	3 650
Norvège	1 590
Portugal	4 *
Espagne	19 *
Suède	7 290
Suisse	12 870
Royaume-Uni	20 990

Source principale : Rapport intérimaire de l'UNHCR à l'Assemblée générale, 14 septembre 1959
 * Mars 1958, chiffres extraits de Louise Holborn, « Refugees: A Problem of Our Time », p. 414-5.
 + Dans d'autres ouvrages, le chiffre total de 38 000 est utilisé pour le Canada et de 15 000 pour l'Australie. Des milliers de réfugiés poursuivirent leur exil dans un second pays de réinstallation, quittant en général l'Europe pour rejoindre l'Amérique du Nord.

tuberculose. Plus tard, d'autres pays scandinaves et européens acceptèrent également des personnes souffrant de cette maladie ou d'autres problèmes de santé (un groupe connu sous le terme de « noyau incompressible » et qui, en temps normal, est très difficile à réinstaller). Venir en aide à cette catégorie particulière de réfugiés fut l'une des priorités d'Auguste Lindt lorsqu'il fut nommé Haut Commissaire.

Cette dynamique eut quelques moments de faiblesse. Aussi bien Oskar Helmer qu'Auguste Lindt durent parfois faire pression sur les États lorsqu'ils sentirent que le sentiment d'urgence s'étoffait. Donner l'asile, dit à l'époque Oskar Helmer, n'était pas simplement une obligation ; c'était « une affaire de cœur ».

LA FERMETURE DES CAMPS

DE SON CÔTÉ, AUGUSTE LINDT ÉTAIT DÉTERMINÉ à ce que les Hongrois ne finissent pas comme ces dizaines de milliers de réfugiés de l'après-guerre si difficiles à réinstaller et qui dépérissaient dans des camps éparpillés à travers toute l'Europe. Dans un entretien encore jamais publié qu'Auguste Lindt accorda à l'UNHCR en 1998, soit deux années avant sa mort, l'ancien Haut Commissaire déclara que l'une de ses principales frustrations étaient ces « terribles camps de « vieux réfugiés ». Je savais qu'ils existaient mais c'était terrible de voir jusqu'à trois générations de réfugiés vivre encore dans ces camps et

de penser que ces adultes et ces enfants n'avaient jamais mené une existence normale. » Plus tard, il déclara aux gouvernements : « Il faut vider ces camps ! »

L'une de ses plus belles réussites fut sans doute qu'au début des années 60, aucun Hongrois ne se trouvait plus dans ces camps. Soit ils avaient été réinstallés (180 000), soit ils avaient été intégrés en Autriche (7 900 environ) et en Yougoslavie (675), soit ils étaient rentrés sur une base volontaire (11 273).

DERRIÈRE LE RIDEAU DE FER

AUGUSTE LINDT N'AVAIT PAS MÉNAGÉ SES EFFORTS pour garantir que ces rapatriements soient, dans chaque cas, réellement volontaires. Au cours de ce processus, il sympathisa avec Tito – qui avait pris la décision, particulièrement courageuse pour un dirigeant communiste, d'accepter des Hongrois qui avaient fui l'intervention soviétique – lors d'une réunion secrète sur une île yougoslave en 1957.

Les conditions dans les camps en Yougoslavie étaient bien pires qu'en Autriche. Auguste Lindt avait été particulièrement choqué par l'un des camps que Tito l'avait envoyé visiter. « La plupart des réfugiés le long de l'Adriatique vivaient dans d'assez bonnes conditions, dans des anciens hôtels. Mais, pour Gerovo, il en allait tout autrement. Cet endroit était situé dans les montagnes, dans un vieux camp qui avait servi aux Allemands –



GLOBAL INSIGHT DIGITAL MAPPING © 1998 EUROPA TECHNOLOGIES LTD.



ICM/HAT0201/AUS-1958

proches, dont ils avaient été séparés pendant plus de sept ans.

L'UNHCR sortit très renforcé de la crise des réfugiés hongrois, de même que le régime international de protection des réfugiés. La notion de réfugié *prima facie* fut une nouvelle fois utilisée peu de temps après pour les 200 000 Algériens qui fuyaient vers la Tunisie et le Maroc. Elle devint l'un des fondements de nombreuses opérations un peu partout dans le monde au cours des décennies suivantes. L'opération hongroise permit également d'établir un certain nombre de standards opérationnels encore en vigueur aujourd'hui, notamment dans le domaine essentiel de la coordination des secours.

« C'était surprenant », raconte Robert Quinlan – qui joua, lui aussi, un rôle non négligeable, en dirigeant une équipe de 44 personnes chargée de traiter les cas destinés à la réinstallation dans une salle de bal d'un palace viennois. « Ce fut l'un des plus grands exemples de partage des responsabilités. Le secret de l'opération hongroise, c'est la solidarité et la coopération. »

Auguste Lindt fut particulièrement satisfait de constater combien cette crise avait sensibilisé le reste du monde à la question du système de protection des réfugiés, au lieu de le confiner au seul continent européen. « J'ai compris que ce serait positif pour les Nations Unies », dit-il en 1998, à l'âge de 93 ans, « et [le Secrétaire général Dag] Hammarskjöld fut d'accord avec moi pour que nous sortions de l'Europe – parce qu'il pouvait y avoir des réfugiés n'importe où et que le Haut Commissariat s'en occuperait... Ce fut une étape importante. » ■

Serait-ce le visa tant attendu ? C'est l'été 1958 et cette famille hongroise très photogénique attend des nouvelles de sa réinstallation.

complètement isolé... » Les réfugiés étaient extrêmement frustrés et se plaignirent auprès d'Auguste Lindt d'être traités comme des prisonniers. « C'était vraiment un camp horrible », se souvient-il. Il parvint néanmoins à obtenir que les règles en vigueur soient assouplies et que les réfugiés soient au moins autorisés à sortir du camp.

Mais les progrès étaient rapides dans le domaine de la réinstallation et l'UNHCR pu annoncer, dès janvier 1958, que le problème des réfugiés hongrois en Yougoslavie avait été entièrement « résolu ».

Auguste Lindt visita à nouveau Gerovo : « J'avais été invité par le gouvernement à assister au départ des derniers réfugiés hongrois. C'était extraordinaire. Tout le monde chantait ; les hommes sifflaient ; les femmes, pour la première fois depuis des mois, avaient fait friser leurs cheveux. Ce fut une expérience fantastique, incroyablement joyeuse. »

Auguste Lindt parvint aussi à rallier à sa cause le nouveau régime hongrois qui accepta presque toutes les conditions qu'il proposa pour les rapatriements. En 1963, le Gouvernement hongrois ordonna une amnistie qui permit à tous les réfugiés hongrois de revenir chez eux et de voir leurs

Le RÉGIME international de PROTECTION des réfugiés sortit TRES RENFORCÉ de la crise des réfugiés hongrois.

50 ans après

D'importantes crises de réfugiés, en particulier celles survenues il y a longtemps, sont souvent décrites à coup de statistiques peu évocatrices : 200 000 réfugiés hongrois, dont 180 000 réinstallés dans 37 pays.

Mais, au juste, qui étaient ces gens et que sont-ils devenus ? L'histoire ne s'arrête pas une fois le réfugié descendu du bateau et transformé en un dossier anonyme.

Pour commémorer le 50^e anniversaire de la Révolution hongroise, le magazine RÉFUGIÉS a décidé de retrouver quelques-uns des Hongrois qui ont été dispersés aux quatre coins de la planète il y a un demi-siècle pour les interroger sur leur expérience et découvrir ce qui leur était arrivé.

Même si l'un d'eux nous a confié que « les Hongrois n'aiment pas les voyages », nous avons pu en localiser sur chaque continent.

Ont-ils trouvé une « solution durable », comme le veut l'expression consentie ? La réponse, du moins pour les sept personnes avec lesquelles nous nous sommes entretenus, est sans équivoque : oui. Toutes ont, de manière d'ailleurs très disparate, fait



de leurs vies une réussite... à la pointe de l'agriculture biologique au Canada ou en réparant des voitures en Colombie, en auteur à succès en Suisse ou comme rédacteur en chef en Autriche, en travaillant dans l'informatique à Wellington ou en dirigeant une entreprise internationale au cœur de la Silicon Valley.

Mais l'élément le plus frappant de leur expérience de réfugié datant de 1956 tient peut-être aux similitudes qui existent avec la situation des personnes contraintes, à notre époque encore, de fuir et qui sont, elles aussi, confrontées à la voracité des trafiquants, à la séparation des familles, à la perte des documents d'identité, à une aventure à la fois effrayante et fascinante pour les enfants (plusieurs des personnes interrogées ont par exemple expliqué qu'elles n'avaient jamais vu de banane avant d'arriver en Autriche), à la peine physique, au sentiment de perte — et à la fantastique épreuve de commencer une nouvelle vie, dans une autre langue et dans un pays inconnu.



ANDREW GROVE

70 ANS, CO-FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ INFORMATIQUE INTEL, SAN FRANCISCO, ÉTATS-UNIS

FILS UNIQUE D'UN COUPLE JUIF QUI DIRIGEAIT une entreprise de produits laitiers, Andrew Grove est né sous le patronyme d'András Gróf en 1936 à Budapest.

En 1942, alors que la Seconde Guerre mondiale s'intensifie à travers toute l'Europe, son père est incorporé dans l'armée et envoyé sur le front russe. L'année suivante, Andrew Grove et sa mère Maria partent se cacher à la campagne et recourent à une fausse identité serbe pour survivre.

Après la guerre et la « libération » de la Hongrie par l'Union soviétique, la vie continue à être difficile et les juifs à souffrir de discriminations. Le père d'Andrew Grove, rentré vivant mais très affaibli des camps de travail à la fin de la guerre, est suspecté de sympathies bourgeoises par les Communistes au pouvoir.

Le 23 octobre 1956, le jeune homme — qui est alors âgé de 20 ans et étudie la chimie — rejoint ses camarades de classe pour manifester sa solidarité avec les Polonais. Dans son autobiographie intitulée « Swimming Across », il raconte : « Après des années de marches maussades et silencieuses pour le 1^{er} mai, ces grandes manifestations spontanées avaient quelque chose de magique. Je n'arrêtais pas de regarder autour de moi, entièrement absorbé par ce qui se passait, épris du sentiment que j'étais en plein rêve. »

L'enthousiasme initial tourne rapidement à l'inquiétude puis à la peur, lorsque l'armée soviétique reprend Budapest par la force en novembre. « C'était dangereux de figurer parmi les espèces à abattre à Budapest après



COURTESY ANDREW GROVE

la révolution », a-t-il confié au magazine.

« Depuis dix ans, des choses horribles se passaient et la peur de disparaître à bord d'un camion était omniprésente. Il était devenu évident que je devais m'en aller. »

Alors que les arrestations se poursuivent, il prend le train avec un ami en direction de la frontière autrichienne, évitant les contrôles policiers et payant un passeur pour qu'il leur indique le chemin. « Je marchais dans le noir, à travers les champs, et j'étais terrifié à l'idée de ne jamais revenir », dit-il. A son arrivée en Autriche,

il n'a, en tout et pour tout, que les deux couches de vêtements qu'il porte pour se protéger du froid, son sac d'étudiant et l'équivalent de 20 dollars.

Depuis l'Autriche, il est envoyé en Allemagne par train, puis aux Etats-Unis, sous le parrainage de l'*International Rescue Committee*, l'une des principales ONG américaines à participer au programme de réinstallation au côté de l'UNHCR, de la Croix-Rouge et du Comité intergouvernemental pour les migrations européennes. « C'était le pays où il fallait aller, le pays de l'avenir. »

Dans son autobiographie, il raconte avoir brusquement pris conscience de l'énormité de tout ce qu'il avait accompli lorsque le vieux bateau de transport de troupes sur lequel il voyageait est passé devant les fameuses Falaises blanches de Douvres : « La portée de ce qui se déroulait m'est apparue soudain : quitter la Hongrie pour la première fois, découvrir l'Angleterre. Chacun de ces événements aurait été impensable quelques semaines auparavant. Et maintenant ils se succédaient à un rythme rapide. J'étais bouleversé. »

Après un long périple sur l'Atlantique par une météo difficile, Andrew Grove arrive à New York en janvier 1957. Il est d'abord hébergé dans un ancien camp de prisonniers de guerre du New Jersey, puis accueilli par des proches.

En dépit des inévitables difficultés auxquelles il a été confronté, l'obstacle de la langue figurant en tête de liste, le jeune homme a le sentiment d'avoir été immédiatement adopté par son nouveau pays. « Je n'étais pas jugé en fonction de ma nationalité, ça me faisait du bien. »

Bien qu'il ne soit jamais retourné en Hongrie, Andrew Grove se souvient encore de ce qui lui a manqué le plus après sa fuite : son « environnement le

plus immédiat », sa ville, son lycée et ses amis de l'opéra, les bistrotts et l'espresso à la hongroise.

Mais le pire était sans doute d'avoir laissé ses parents derrière lui. D'ailleurs, l'une de ses motivations principales au cours de ses premières années aux Etats-Unis va être de trouver le moyen et l'argent nécessaires pour les faire venir. En 1962, soit une année avant qu'il n'obtienne son doctorat en ingénierie chimique auprès de l'Université de Californie à Berkeley, il réussit à les faire sortir de Hongrie. Son père travaille comme employé de bureau et sa mère dans un magasin en Californie.

Après l'université, Andrew Grove rejoint *Fairchild Semiconductor* – une entreprise pionnière dans le domaine des circuits intégrés. En 1968, lui et deux anciens collègues créent leur propre compagnie, Intel, qui va devenir l'une des entreprises les plus puissantes et les plus couronnées de succès de l'ère de l'informatique. Initialement en charge des opérations, Andrew Grove occupe ensuite les postes de président du conseil d'administration, président de l'entreprise, directeur général du géant du microprocesseur et, tout dernièrement, conseiller spécial de l'entreprise. Il écrit également plusieurs livres et devient l'un des principaux théoriciens et enseignants de la gestion d'entreprise aux Etats-Unis.

« Traverser la frontière ne m'a pas rendu plus intelligent », dit-il. Il semble néanmoins convaincu que s'il était resté en Hongrie, il lui aurait été quasiment impossible d'atteindre le succès qu'il a rencontré sur le sol américain. Au mieux, dit-il, il serait devenu un chimiste accompli. « J'ai eu la chance de pouvoir partir et de pouvoir vivre dans un pays qui m'a accepté et m'a donné la possibilité de réussir et de construire une entreprise technologique de premier ordre. »

Cinquante ans après la Révolution hongroise, Andrew Grove a expliqué à RÉFUGIÉS combien il était démoralisé par ces « générations et générations contraintes de mener les mêmes combats. » Il trouve déprimant le spectacle de ces vagues de réfugiés et de personnes déplacées à travers le monde, qui lui évoquent des « multitudes de Hongrois, se répétant à l'infini. »

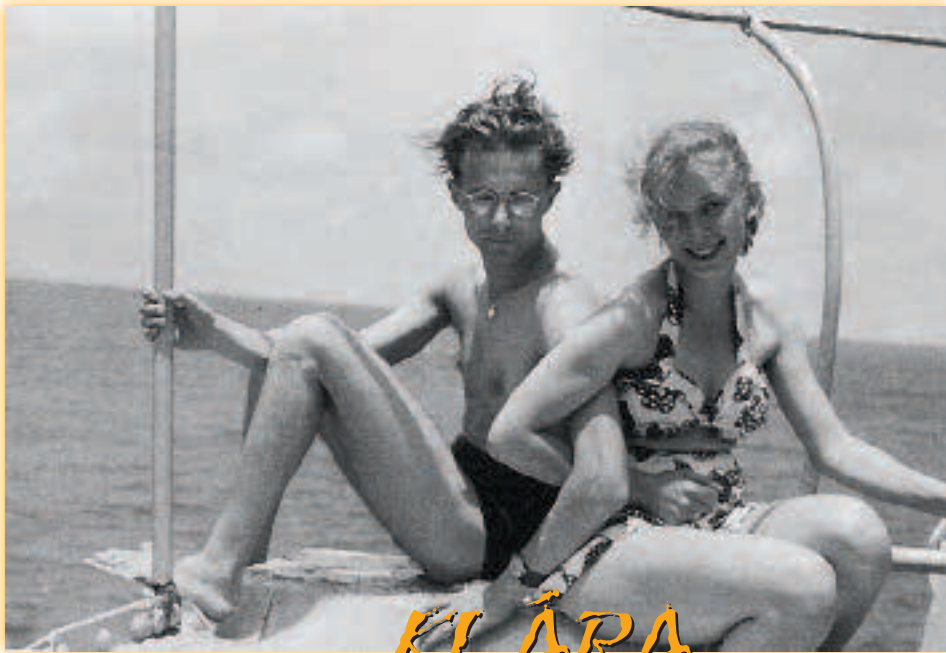
Pourtant, l'histoire de la vie de l'un d'entre eux, András Gróf, peut inspirer les réfugiés et les immigrants du monde entier. Elle constitue un antidote puissant à l'opinion fort répandue selon laquelle les réfugiés sont un lourd fardeau pour les sociétés qui les accueillent.

– Lilli Tnaib



© INTEL CORPORATION

**Andrew Grove trouve DÉPRIMANT
le sort réservé aux vagues de réfugiés
qui ont suivi en d'autres lieux,
telles des "MULTITUDES de Hongrois
se REPÉTANT à l'infini."**



PRIVATE COLLECTION, K. SZENTIRMAY

KLÁRA SCHÉDA

**69 ANS, CONSEILLÈRE
À LA RETRAITE, WELLINGTON,
NOUVELLE-ZÉLANDE**

KLÁRA SCHÉDA AVAIT 19 ANS LORSQU'ELLE EST arrivée en Autriche avec son fiancé Paul Szentirmay, le soir de Noël 1956. Aujourd'hui âgée de 69 ans, elle vit avec son deuxième mari à Wellington, en Nouvelle-Zélande.

Dans un anglais teinté d'un fort accent hongrois, elle se souvient du jour où leur bateau est entré dans le port de Wellington. C'était un dimanche. Elle était enceinte de quatre mois et ils venaient d'achever un périple de cinq semaines débuté aux Pays-Bas. Le canal de Suez étant toujours fermé à cause de la crise au Moyen-Orient, leur voyage s'était prolongé et ils avaient dû transiter par le Canal de Panama.

«En Nouvelle-Zélande, il ne se passe jamais rien le dimanche. Absolument rien.» Et certainement pas un débarquement de réfugiés. «Nous sommes donc restés dans le port à observer Wellington pendant un jour et demi. C'était une journée magnifique. Ça ressemblait à une carte postale. Le seul fait d'être là nous donnait l'impression d'être dans un livre d'histoire.»

Pour Klára, ce moment est l'épilogue heureux de la



© K. SZENTIRMAY

*"C'était terrible d'être ENCEINTE
et d'avoir votre premier enfant
à l'hôpital, sans parler la LANGUE...
J'avais si PEUR."*

première période de sa nouvelle vie de réfugié. Il marque aussi le début d'une phase plus difficile, au cours de laquelle Paul et elle vont devoir lutter pour s'établir sur une terre très éloignée de la Hongrie.

Ils s'étaient rencontrés trois ans auparavant à Vác, ville située à environ 35 kilomètres au nord de Budapest. Au moment du soulèvement, Paul Szentirmay avait activement participé à l'organisation des rassemblements. «Il y avait de nombreuses statues de Staline près de Vác. Nous les avons abattues et détruites. De fait, lorsqu'ils ont écrasé la révolution le 4 novembre, le nom de Paul figurait sur une liste noire.»

Les deux jeunes gens sont partis juste avant Noël. «A ce moment-là, ils fermaient à nouveau la frontière. Nous nous sommes donc habillés

comme pour une promenade. J'ai emmené mon mouchoir favori, mon poème préféré et un sac. En tout et pour tout.»

Ils ont pris un passeur: «Paul a donné tout l'argent que nous avions sur nous et son appareil photo. Pour ce prix, il nous a fait passer la frontière. On entendait les chiens et des tirs mais nous avons pu franchir la ligne de démarcation.»

En Autriche, ils sont placés dans une auberge de jeunesse de Graz, où Klára apprend qu'ils vont devoir vivre dans des lieux séparés car ils ne sont pas mariés.

«Je leur ai dit: "Je suis la fiancée de Paul," mais ils ont répondu: "C'est bien, mais nous ne reconnaissons pas ce lien." Ils ont tout de même été très gentils – ils se rendaient compte que je disais la vérité – et ils nous ont apporté des bagues. Je me suis mariée à Graz. Ils nous ont même offert une lune de miel de deux semaines dans un magnifique hôtel.»

Ils voulaient aller aux Etats-Unis, où se trouvait l'un de leurs parents éloignés, mais les lois de la nature – et la politique de réinstallation américaine – en décidèrent autrement. «J'étais jeune et naïve. Je suis tombée enceinte quand nous étions à Graz. Et les Américains ne voulaient pas d'une personne mariée et enceinte. Il nous restait l'Afrique du sud, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.»

«En Afrique du sud, nous ont-ils dit, Paul aurait à commander des Noirs avec des fusils; Paul aurait les armes et les Noirs feraient le travail – ça ne le tentait pas trop. Puis, il y a eu l'Australie. Ils nous ont dit que c'était plein de serpents et de bestioles. Cette fois, c'était à mon tour d'être réticente!»

«La Nouvelle-Zélande, nous ont-ils expliqué, était un beau pays, bénéficiant d'un climat éternellement printanier. Nous les avons crus et nous sommes donc venus en Nouvelle-Zélande.» Leur ont-ils menti sur la météo? «Tout à fait! Peut-être que dans certains endroits le printemps dure toute l'année, mais certainement pas à Wellington!»

Et en effet, peu après leur arrivée, la pluie a commencé à tomber.

«Il a plu pendant neuf semaines. Je n'exagère pas. J'étais tellement déprimée que j'en pleurais. J'ai détesté cet endroit.»

Paul a d'abord trouvé un emploi dans une usine de bière. Klára a, elle, travaillé dans une fabrique de boutons jusque peu avant la naissance de sa fille (elle aussi prénommée Klára), «neuf mois et dix jours après notre mariage à Graz».

«C'était terrible d'être enceinte et d'avoir votre premier enfant à l'hôpital, sans parler la langue, sans que votre mère soit là pour vous tenir la main. J'avais si peur.»

Même si Klára éprouve beaucoup de gratitude envers la Nouvelle-Zélande, l'accueil que lui a initialement réservé la population n'était guère encourageant : «Ils n'aimaient pas les étrangers. La première phrase que j'ai apprise en anglais, c'était "Sales étrangers!" Je vous assure. Je n'arrivais pas à m'exprimer. Il me fallait tout le temps regarder dans le dictionnaire. Ils nous détestaient.»

Klára a donné naissance à sa deuxième fille en 1959. Partiellement en raison de sa situation familiale, elle avait pris beaucoup de retard dans l'apprentissage de l'anglais. «J'avais 21 ans, deux bébés et je ne parlais pas la langue. C'était vraiment terrible.» Les premières années furent difficiles, mais, peu à peu, les choses commencèrent à s'améliorer. Ils quittèrent l'auberge de jeunesse pour une maison de six pièces qui leur permit de prendre plusieurs de leurs compatriotes en pension. «Je m'occupais de leur linge, de la cuisine, du repassage et du nettoyage. Je ne veux pas qu'on me prenne en pitié mais, sans machine à laver, ça faisait beaucoup, avec deux enfants et les couches à laver. Nous n'avions même pas d'eau chaude!»

Elle a finalement réussi à apprendre l'anglais grâce à une Russe qui parlait sept langues (mais pas le Hongrois). Elles sont restées amies jusqu'à ce jour. Une autre motivation lui est venue de sa passion pour la lecture, qui a rapidement épuisé les quelques livres en hongrois disponibles sur place.

Paul est devenu libraire et Klára a rejoint une entreprise de prospection de marché. Pendant sept ans, elle a grimpé les échelons jusqu'à devenir gestionnaire de données informatiques – à une époque où peu de gens avaient déjà vu un ordinateur. A la quarantaine, après neuf années chez IBM, «j'ai décidé que j'en avais assez des chiffres et des machines.» Après une courte pause, elle a débuté une nouvelle carrière de conseillère pour les alcooliques et les drogués.

Paul et elle se sont séparés à la fin des années 70 mais sont restés bons amis jusqu'à sa mort. Il est devenu le premier Consul hongrois de l'ère post-communiste, poste auquel lui a succédé leur fille Klára. En cette qualité, elle participe activement à l'organisation des célébrations entourant le 50^e anniversaire de la révolution qui devait aboutir à sa conception dans une auberge de jeunesse de Graz. La jeune Klára dirige également un journal bilingue hongrois/anglais.

«Je m'occupe de la rubrique culinaire», commente sa mère.

Elle vit dans la maison qu'elle et Paul ont construite sur un terrain (ou une «section») acquis avec l'aide de l'Etat. «Elle se trouve dans un quartier ancien de Wellington. Nous avons un petit cours d'eau à l'arrière. C'est comme dans un rêve! Je vis ici depuis 1962 et je suis certaine que je ne la quitterai qu'entre quatre planches. J'adore cet endroit, je l'adore!» – **Rupert Colville**

Sur la page de gauche, en haut : Klára and Paul Szentirmay pendant leur voyage vers la Nouvelle-Zélande. Un couple de Hollandais, qui se trouvait sur le bateau, leur avait prêté des costumes de bain.

Sur la page de gauche, en bas : Klára en train de nourrir des oiseaux dans son jardin à Wellington.



UNICOF/CE. VALDIVIESO / COL-2006

FERENCZ GÁBOR

**69 ANS,
MÉCANICIEN À LA RETRAITE,
BOGOTA, COLOMBIE**

EN DÉCEMBRE 1957, LORSQU'IL DÉBARQUE DANS la capitale colombienne, Ferencz Gábor a tout juste 21 ans. Son arrivée à Bogota marque la fin d'une odyssée d'une année qui l'a conduit de la Hongrie à

l'Italie en passant par l'Autriche. Il ne connaît rien de ce pays qui va devenir le sien jusqu'à la fin de ses jours.

«Avant mon arrivée, je n'avais jamais entendu parler de la Colombie», se souvient-il aujourd'hui, installé dans sa petite maison des quartiers sud de Bogota. «Lorsqu'on m'a demandé si je voulais vivre en Equateur, au Venezuela, au Brésil ou en Colombie, j'ai trouvé que ce nom, Colombie, sonnait bien et je me suis dit qu'il devait faire chaud là-bas. Ils m'ont aussi proposé d'aller au Canada mais ça ne me plaisait pas à cause du froid. Les hivers en Hongrie étaient très, très rudes.»

Cadet d'une fratrie de trois, Ferencz Gábor vivait avec le reste de sa famille dans la petite ville de Győr, non loin de la frontière autrichienne. Lors du soulèvement hongrois qui débuta en octobre 1956, le jeune homme – qui appartenait au mouvement de la jeunesse local – participa aux manifestations contre le régime communiste, et notamment à celle qui eut lieu devant le siège de la police secrète à Győr.

Début novembre, la révolution s'était étendue à l'ensemble du territoire national. Jusqu'à ce jour, Ferencz Gábor se souvient des scènes de violence contre les manifestants; il les décrit comme les pires moments de son existence.

«Les soldats ont ouvert le feu, puis ils nous ont pourchassés avec des bâtons, raconte-t-il. Il y avait du sang partout et beaucoup de personnes blessées, y compris des

Sur la page de droite : Ferencz Gábor, un des manifestants du soulèvement de 1956, dans sa maison à Bogota.

jeunes filles et des femmes enceintes. Je les ai aidées comme j'ai pu. Mais, ensuite, ils se sont lancés à ma poursuite. Je me suis caché avec un ami et j'ai quitté la ville vers trois heures du matin car je savais qu'ils étaient à ma recherche.»

Au départ, Ferencz se réfugie dans un petit village du côté autrichien de la frontière. Il séjourne dans un camp de fortune avec d'autres Hongrois. Quelques semaines plus tard, il est transféré à Vienne, puis en Italie. Il vit à Rome pendant une année. Il garde un très bon souvenir de cette période italienne et éprouve une grande fierté d'avoir été reçu, avec d'autres réfugiés hongrois, par le Pape Pie XII.

Des réfugiés réinstallés en Nouvelle-Zélande écoutent l'un de leurs compatriotes interpréter un air de violon dans un club de Wellington, à la fin des années 50.



PRIVATE COLLECTION, K. SZENTIRMAK

«Il nous a accordé sa bénédiction et nous a remerciés pour notre courage», explique-t-il.

Au total, dix pays d'Amérique latine ont offert l'hospitalité à des réfugiés hongrois, le nombre de personnes accueillies variant de plus de 1 000 pour le Brésil et l'Argentine à un seul et unique réfugié pour l'Équateur.

Ferencz Gábor raconte comment il s'est vu offrir une place pour l'Australie et pour le Canada. Il a préféré devenir l'un des 220 Hongrois accueillis par la Colombie,

où il est arrivé en décembre 1957. Il se rappelle encore de son premier jour à Bogota.

«Nous étions dix familles et deux célibataires arrivés de Hongrie, dit-il. Le bus nous a déposés au coin de la 8^e et de la 9^e rues. J'étais surpris, car il ne faisait pas aussi chaud que je l'avais imaginé. Mais, il faisait moins froid qu'en Hongrie. La première chose que j'ai faite a été de chercher un emploi. Ce n'était pas facile car je ne parlais pas l'espagnol, mais je me débrouillais en italien. Ils comprenaient ce que je disais, mais moi je ne les comprenais pas.»

Grâce à sa formation en mécanique, il a trouvé du travail dans des garages et des usines. Il a même dirigé son propre atelier de réparation de voitures pendant un temps. Sa vie en Colombie n'a pas toujours été facile, dit-il. Certains jours, on ne servait qu'un repas à table. Il y a deux ans, l'UNHCR – qui vient en aide à plusieurs Hongrois âgés vivant en Colombie – a fait don d'une machine à coudre à sa femme. Elle confectionne désormais des habits qu'elle commercialise.

Mais les difficultés financières ne sont pas l'aspect le plus pénible de sa vie d'exilé. Un demi-siècle s'est écoulé, mais l'angoisse d'avoir perdu tout lien avec sa patrie et sa famille résonne encore en lui.

«Ma mère est presque morte de chagrin quand je suis parti, dit Ferencz. J'étais le plus jeune. Elle a disparu dix ans après mon arrivée en Colombie et mes frères m'en rendent responsable. Ils disent que je lui ai brisé le cœur. L'un de mes compagnons de voyage

est rentré au pays quelques années après la révolution et ils l'ont tué. Quelques années plus tard, mon père est mort lui aussi et puis, en 1982, mon frère aîné est décédé dans une prison communiste.»

Ferencz Gábor n'est jamais retourné en Hongrie depuis qu'a débuté son exil, il y a cinquante ans. Et il n'a jamais revu sa famille. Marié à une Colombienne, Rosalba Silva, il a une fille qui vit à Cali et il est deux fois grand-père. Il consacre désormais tout son temps à sa famille.

«Mon pays me manque énormément, dit-il. Y retourner?... Oui, peut-être pour une visite, j'aimerais bien un jour. Pour y vivre? Non. Je suis un vieux monsieur maintenant, j'ai presque 70 ans. Ils m'ont bien accueilli ici et j'en remercie le Ciel. C'est ici chez moi.»

— **Gustavo Valdívieso et Marie-Hélène Verney**

Ma mère est morte dix ans après mon arrivée en COLOMBIE et mes frères m'en rendent RESPONSABLE. Ils disent que je lui ai BRISÉ LE CŒUR.



AGOTA KRISTOF

71 ANS,
ÉCRIVAIN FRANCOPHONE,
NEUCHÂTEL, SUISSE

AGOTA KRISTOF A 21 ANS LORSQUE DÉBUTE l'insurrection hongroise. Elle vit à Készeg, une petite ville de province située à proximité de la frontière autrichienne. Son mari, professeur d'histoire, se rend à Budapest pour prendre part au soulèvement, tandis qu'elle reste pour s'occuper de leur petite fille âgée de quatre mois.

«C'était assez violent, surtout contre les Soviétiques, on scandait *Go home!*», se remémore-t-elle. Après le retour des Soviétiques, la situation se détériore encore: «Il y avait des tanks à tous les coins de rue... personne n'osait sortir des maisons.»

Son mari est convoqué au siège du parti communiste avec deux collègues et sommé d'aider à rétablir la situation. Leur refus leur vaut d'être arrêtés, puis relâchés, faute de place. L'un des trois amis finit par se suicider, en se jetant sous un train; l'autre est condamné à deux ans de prison.

Fin novembre, la petite famille se résout à la fuite. Après deux heures de marche en pleine forêt, ils franchissent la frontière autrichienne. Agota Kristof précise: «Ils étaient contents qu'on parte... nous, les brebis galles... Les Soviétiques [eux] s'en fichaient complètement... Le passeur les connaissait bien et les saoulait.»

Ce passeur, József, est un ami d'enfance. Ils lui confient toutes leurs économies, comme la dizaine d'autres personnes faisant partie de l'expédition. «Les gens qui quit-

taient la Hongrie laissaient tout leur argent à cet homme parce que ça ne valait rien en Autriche», raconte Agota.

Découverts par un garde-frontière, ils sont conduits dans un petit village autrichien où s'entassaient les nouveaux arrivants hongrois. Très vite leur départ en bus pour Vienne est organisé. Ils sont hébergés dans une caserne, dormant sur «...des sacs de paille par terre... une vingtaine de personnes dans la même pièce.» Ce premier contact avec l'étranger s'effectue dans le dénuement le plus total. N'ayant rien pu emporter à part du linge pour le bébé et quelques dictionnaires, ils dépendent entièrement de l'aide extérieure.

La famille doit poursuivre son périple et entame une course effrénée pour trouver un nouveau pays d'accueil. Le 8 décembre 1956, ils foulent le sol helvétique, à bord d'un train spécialement affrété pour les réfugiés hongrois. Dans la nouvelle caserne qui leur sert de logement, la vie s'organise. Des industriels viennent régulièrement chercher de la main d'œuvre. Ceux qui veulent étudier sont dirigés vers Zurich, puis dispersés dans diverses villes suisses. Pour Agota Kristof, ce sera Neuchâtel... et une nouvelle chance de pouvoir étudier qui s'envole. La première fois, ce sont les chars soviétiques et la peur de la prison tenaillant son mari qui l'ont empêchée de faire sa rentrée à la faculté de lettres de Budapest.

La seconde fois, c'est son époux. «J'ai raté... l'université à cause de lui», affirme-t-elle. Il parle français et allemand et gère toutes les affaires de la famille. Il est surtout beaucoup plus âgé qu'elle et moins occupé par la prise en charge du nourrisson. L'exil ne fait que renforcer le déséquilibre au sein du couple.

Il s'inscrit en faculté de biologie, tandis qu'elle devient ouvrière dans une usine d'horlogerie pour nourrir la famille. Malgré la nature pénible de son travail, Agota sourit en évoquant le souvenir de ses collègues: «Ils étaient très, très accueillants. J'avais beaucoup de copines.»

Ayant appris quelques bribes de français avec elles, Agota obtient une bourse de la ville de Neuchâtel pour suivre des cours de langue. A l'usine, elle reprend le travail d'écriture entrepris très jeune en Hongrie et prend des notes, qu'elle recopie le soir.

Elle divorce, se remarie en 1963 avec un photographe suisse, a deux autres enfants. Mais cette nouvelle vie ne la rend pas heureuse. Isolée à la campagne, sans moyen de transport ni possibilité de travailler, l'auteure souffre, malgré la joie d'élever ses enfants.

Elle consacre de plus en plus de temps à sa passion littéraire. «J'écrivais déjà beaucoup avant, là je me suis mise à écrire pendant les soirées, quand les enfants dormaient... D'abord en hongrois. Puis, très lentement, j'ai commencé à écrire en français.»

Elle divorce à nouveau et sa carrière artistique prend de l'essor, avec la production de pièces de théâtre puis

À gauche: Agota Kristof à Készeg, en Hongrie, à la fin des années 40.

En dessous: Agota Kristof est devenue une romancière célèbre lorsqu'elle avait une cinquantaine d'années.



BNS, BERNE © VÉRONIQUE BOTTEON

Même quand j'écrivais en
HONGROIS, j'étais assez
NOIRE... c'était en moi déjà.
La traversée de la frontière,
ça a **AGGRAVÉ** tout.

radiophoniques et, surtout, de la trilogie publiée entre 1986 et 1991 et qui lui vaudra d'être mondialement connue (*Le Grand Cahier*, *La Preuve* et *Le Troisième Mensonge*.)

En 1968, elle rentre en Hongrie, pour la première fois. La situation est tendue; la Tchécoslovaquie vient d'être envahie. «J'étais contente de voir ma parenté... mais je n'avais plus du tout envie de rester», dit-elle, avant de partager ce terrible souvenir: «Je n'ai pas reconnu mon frère plus jeune.»

Cet exil façonne son travail d'écriture de multiples façons. Tout d'abord, en parsemant son parcours d'obstacles: «J'ai perdu environ 15 ans pour l'écriture», dit-elle. Ensuite, en influençant profondément les thèmes de son œuvre et son style. La noirceur de sa prose, les scènes dures et crues qui parcourent ses textes sont «en grande partie inspirées de faits réels.» Elles tiennent aussi à sa nature profonde: «Même quand j'écrivais en hongrois, j'étais assez noire... c'était en moi déjà. La traversée de la frontière, ça a aggravé tout.»

A l'époque, les suicides se multiplient au sein de la communauté réfugiée. Après l'exaltation du soulèvement, les exilés sont confrontés à l'effondrement de leurs rêves et à la monotonie du quotidien: «Il y avait quand même une très grande solitude... et puis la langue... et puis le travail qu'on nous a offert... c'était très dur», invoque l'écrivain. Fidèle à son goût pour la sobriété, elle résume: «Si c'était pour ça, ça ne valait pas la peine... Je regretterai toujours. J'aurais préféré rester.»

Malgré son immense succès littéraire et l'attribution de récompenses telles que le Prix du Livre Européen en 1987, l'amertume demeure: «C'est venu trop tard... J'avais 50 ans quand j'ai publié mon premier livre en français», soit plus de trois décennies après qu'elle n'ait entrepris son travail d'écriture, en Hongrie, à l'âge de 13 ans.

— Cécile Pouilly



FRANK ANDRASI

**58 ANS, AGRICULTEUR BIO
ET CHEF D'ENTREPRISE,
QUÉBEC, CANADA**

FRANK ANDRASI A QUITTÉ SA PETITE VILLE natale de Baja, située à seulement 35 kilomètres de la frontière entre la Hongrie et la Yougoslavie, peu après les fêtes de Noël 1956. Il avait 8 ans.

Bien qu'aucun de ses deux parents n'ait été un acti-

viste politique, ils avaient pourtant des raisons de craindre représailles et autres conséquences néfastes de l'avancée des troupes. «Ma mère était une agitatrice. J'ai entendu dire qu'elle avait menacé de s'ouvrir les veines si on la forçait à porter le drapeau rouge le 1^{er} mai. Pendant mon enfance, je me souviens qu'il y avait toujours l'oncle ou le cousin de quelqu'un qui avait critiqué le régime et qui avait disparu.»

Frank Andradi garde un souvenir très vif de cette nuit au cours de laquelle ils ont traversé la frontière. «On m'a réveillé en pleine nuit. Un tracteur nous a transportés, avec nos deux grosses valises dans la benne, puis il nous a laissés au milieu de nulle part. Mon père était livide. On m'a dit de me tenir tranquille. La lune brillait et les champs étaient recouverts de neige. J'ai appris plus tard que nous avions traversé un champ de mines qui séparait la Hongrie et la Yougoslavie.»

Son père avait fait partie du régiment qui avait posé les mines trois ans auparavant. «Il avait du mal à s'orienter à cause de la neige et des arbres qui étaient là avant, mais qui avaient disparu. J'ai compris plus tard que ça avait été extrêmement stressant pour lui de devoir emmener sa famille à travers un champ de mines.»

Les Andradi passent ensuite une année en Yougoslavie, transférés par les autorités de lieu en lieu, voyageant par train et parfois même entassés dans des camions à bestiaux. Ils ne sa-

vent jamais vraiment pourquoi il leur faut déménager, ni où ils vont atterrir.

«Parfois, nous habitons dans des endroits qui – rétrospectivement – étaient magnifiques, comme les châteaux des contes de fée, se remémore-t-il. Bien entendu, il n'y avait ni installation sanitaire, ni chauffage. D'autres fois, nous étions logés dans des baraquements de type militaire, ou dans des bâtiments peu solides et dépourvus de chauffage, au bord de superbes petits lacs sur lesquels on pouvait faire des

ricochets sur un demi kilomètre. Pour moi, qui n'étais encore qu'un petit garçon, ce fut une époque mémorable!»

Ses parents en gardent un souvenir beaucoup moins plaisant.

«La nourriture posait vraiment problème. Je me rends compte que ma mère, bien qu'enceinte, et mon père partageaient leurs rations avec moi parce que j'avais tout le temps faim. Ils ont vraiment souffert. Parfois, dans ces magnifiques petits chalets, l'espace entre le sol et la porte était suffisant pour laisser passer un chat. Les vents qui soufflaient des collines nous causaient bien des tourments. Je me souviens de gardes tirant sur un loup qui s'était aventuré dans les couloirs d'un des bâtiments.»

Sa mère tombe en dépression en novembre 1957, peu après la naissance de sa fille. «Nous étions convaincus qu'elle naîtrait en Australie; c'était le nom qu'ils avaient sans cesse sur les lèvres: "Australie, Australie." Mais, elle est née quelque part sur les bords du Danube – ni elle, ni moi ne savons où précisément –, ce grand fleuve européen qui coulait aussi près de leur ancienne maison à Baja.

Dans son souvenir, toutes les démarches s'effectuaient auprès des autorités yougoslaves, jamais avec les agences humanitaires. «Le plus frustrant c'était de ne pas pouvoir parler avec le personnel des Nations Unies qui s'occupait des réfugiés.» Et lorsqu'enfin, ils réussissent à évoquer les diverses options possibles, «il ne restait plus aucune place pour l'Australie. Le Canada est alors devenu notre nouvelle destination.»

En décembre 1957, presque une année après leur arrivée en Yougoslavie, ils prennent le train pour l'Italie, «où nous avons attendu que nos papiers soient en règle avant de monter à bord du bateau à vapeur.» Malgré les difficultés, le jeune Frank est en train de vivre ses meilleures années.

La situation s'améliore, une fois à bord du navire de croisière le *Vulcania*: «Ouah! La nourriture! La salle à manger! Je n'avais jamais connu un tel luxe de toute ma vie. Je pouvais manger des glaces, et plein d'autres choses. Dix jours en plein hiver sur l'Atlantique nord... Je suppose qu'il y a de meilleures périodes pour effectuer un tel voyage, mais j'étais absolument enchanté.»

À gauche: Frank Andradi, à l'âge de sept ans et demi, le jour de sa première communion.
Ci-dessous: Avec sa femme Maria au Québec.



COURTESY F. ANDRASI



COURTESY F. ANDRASI

**La LUNE brillait
et les champs étaient recouverts de
NEIGE. J'ai appris plus tard
que nous avons traversé un
CHAMP DE MINES.**

La plupart des passagers étaient des émigrés italiens. «Ma femme, que j'ai rencontrée presque dix ans plus tard, a elle aussi fait la traversée sur ce bateau, mais six mois avant; c'était une immigrée italienne.»

Après leur débarquement à Halifax, ils sont brièvement hébergés par une famille puis déménagent dans un village isolé près d'une grande usine sidérurgique. Un peu plus tard, ils s'installent à Montréal, au Québec, et le chef de famille se lance à la quête d'un travail. Les Andrasi commencent tout juste à s'acclimater à leur nouveau pays: «L'un de mes souvenirs c'est que mon père s'est rendu au travail à pied pendant un mois pour pouvoir m'acheter le sac d'école rouge dont je rêvais. Il a économisé l'argent du ticket de bus et marché cinq kilomètres matin et soir. J'étais très ému.»

A 19 ans, Frank Andrasi épouse Maria di Genova, sa cadette d'une année. «J'ai obtenu un diplôme en psychologie et j'ai été engagé à Montréal en tant que travailleur social. Et puis, j'ai perdu la boule et j'ai acheté une ferme avec ma femme et quelques amis. Et nous sommes devenus les précurseurs de la production d'aliments biologiques.»

Lorsqu'il arrive dans la ferme, à Acton Vale, à quelque 100 kilomètres à l'est de Montréal, ses voisins lui offrent un accueil plutôt réservé; ils se méfient de ce jeune réfugié hongrois citadin, de sa femme, une immigrée italienne, et de leurs techniques agricoles peu orthodoxes, fréquemment associées à cette époque aux hippies et autres végétariens. «Les habitants du coin sont restés longtemps perplexes, jusqu'à ce qu'ils commencent à voir des camions venir à la ferme et repartir chargés de produits. Et le jour où je me suis acheté une plus belle voi-

ture que la leur, ils se sont dits: "Peut être que le bio, ça n'est pas si mal tout compte fait."»

Depuis, l'agriculture biologique a beaucoup évolué. D'une certaine manière, Frank Andrasi et les autres pionniers du secteur – dont son associé, John Herr, un autre réfugié hongrois – en ont établi les règles au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir. «Le premier système de certification biologique a été créé dans ma salle à manger. Nous étions une dizaine, assis autour de la table, pour définir et écrire les standards qu'utiliserait la génération suivante.»

Outre les nombreuses années consacrées à la mise aux normes de l'agriculture biologique, Frank Andrasi s'est intéressé à d'autres domaines; il a établi l'une des premières entreprises de distribution de viande biologique au Canada. Une partie de sa ferme est aujourd'hui consacrée à la culture d'herbes médicinales. Tout dernièrement, il s'est même essayé à «l'élevage de poulets casher.»

Il est convaincu que le changement de pays, de langue et de culture auquel sa femme et lui ont été confrontés les a profondément changés. Ils « nous ont peut-être rendus plus sophistiqués – il nous a fallu faire davantage d'efforts que les habitants d'ici pour nous intégrer.»

«L'ironie veut que nous engagions régulièrement les nouvelles vagues d'immigrés – pour la plupart originaires d'Amérique centrale et d'Amérique du sud... Lorsque je leur dis: "Moi aussi, j'ai été un immigrant!", ils disent "Non!" et je leur réponds: "Regardez vos enfants. Dans dix ans, vingt ans peut-être, vos enfants auront des fermes comme celle-ci et engageront des immigrés... mais ils s'obstinent à ne pas me croire!"»

– Rupert Colville



COURTESY P. MARTOS

**PETER
MARTOS**

**58 ANS,
RÉDACTEUR EN CHEF,
VIENNE, AUTRICHE**

EN FAIT, NOUS VOULIONS RESTER EN HONGRIE, du moins jusqu'à ce que mon père découvre que mon frère était sur le point d'être arrêté. Alors nous avons décidé de nous enfuir avec un voisin qui connaissait bien la frontière. Nous sommes partis le 30 décembre 1956. Nous sommes rendus en voiture jusqu'à un village proche de la ligne de démarcation avec l'Autriche et nous avons franchi la frontière à pied, dans la nuit, le soir de la nouvelle année.

«Malheureusement nous nous sommes perdus et nous avons erré pendant des heures dans la neige et le froid. Enfin, nous avons aperçu des lumières et entendu des chiens qui aboyaient – toutes sortes d'aventures dont raffolent les enfants. J'ai trouvé tout ça très amusant – mes parents sans doute beaucoup moins.

«J'ai marché sur un câble qui a déclenché une alarme dans une baraque de gardes-frontière un peu plus loin. Heureusement nous ne nous sommes pas faits prendre. Finalement, nous étions complètement perdus, alors nous nous sommes couchés près d'un silo et nous nous sommes endormis. Alors que le jour se levait, quelqu'un a braqué une torche sur nous. La lumière nous aveuglait. Par chance, c'était un membre de la patrouille autrichienne de gardes-frontière. C'est alors que nous avons réalisé que nous étions en Autriche.

« A cette époque, les réfugiés étaient les bienvenus en Autriche. Sans aucune restriction.

« Quand une personne arrivait, elle recevait quelque chose de chaud à manger et puis on l'emmenait auprès des autorités et ensuite à l'école du village. Elle était nourrie. Les informations la concernant étaient enregistrées et elle était transférée dans un des camps de réfugiés, là où il y avait de la place.

« Après quelques temps, une fois les démarches administratives terminées, vous obteniez ce passeport bleu, le passeport Nansen – en accord avec la Convention des Nations Unies sur les réfugiés – et vous étiez reconnu comme réfugié. Dans certains cas, cela ne prenait que trois ou quatre jours. Dans d'autres, cela pouvait durer plusieurs semaines.

« A nous quatre – cinq en comptant notre voisin – nous n'avions que deux valises et un grand sac. C'est tout ce que nous avons pu emporter.

« Pendant ces premières années, les contacts avec la Hongrie étaient plutôt rares. Mais, peu à peu, au début des années 60, la situation s'est détendue. En 1963, une amnistie a été décidée pour tous ceux dont le "seul crime" était d'avoir fui et qui, de l'avis du Gouvernement hongrois, n'avait pas commis d'autre méfait.

« Sur le plan émotionnel, les choses étaient différentes. J'avais cru que lorsque je retournerais dans mon pays j'éprouverais une certaine colère en revoyant tout ça. Mais, en fait, j'ai ressenti une grande nostalgie et j'ai pleuré trois ou quatre fois. Je suis allé voir la maison où nous avions vécu et j'ai découvert que les choses avaient fait un bond en avant d'au moins trois générations. En 1956, c'était un pays stalinien, très arriéré hormis son industrie lourde très développée. En comparaison, l'Autriche ressemblait à un paradis. En 1971, l'Autriche continuait à être plus



L'apprentissage de la langue — comme c'était le cas en Autriche en 1958 pour ces jeunes Hongrois — est un élément décisif pour une intégration réussie des réfugiés dans leur pays d'asile.

« Les adultes ont réussi à faire des petits boulots pendant la dernière période passée dans le camp de réfugiés. Nous avons reçu de l'aide, notamment un appartement grâce aux efforts conjoints d'une organisation de secours américaine et de Caritas Autriche. Nous avons aussi bénéficié d'une aide financière – une petite somme. Après, il ne restait plus qu'à se mettre au travail.

« Peu après le Noël qui a suivi, au début de janvier 1958, ils nous ont dit: "Il devrait aller à l'école. Ce sera le moyen le plus rapide pour qu'il apprenne."

« Je n'ai pas reçu de bulletin à la fin du premier semestre. Mais, à la fin de l'année, j'ai reçu un bulletin normal – à l'exception de l'allemand, pour lequel il n'y avait pas de note. J'étais en CE2. Au CMI, j'étais comme n'importe quel autre élève et je parlais déjà bien l'allemand.

développée mais les changements survenus en Hongrie avaient largement surpassé mes attentes.

« La majorité des Autrichiens nous ont réservé un accueil amical et ouvert. Mais, plus le nombre de nationalités représentées à Vienne a augmenté, plus j'ai eu le sentiment que les Hongrois étaient mieux

*A cette époque,
les RÉFUGIÉS étaient
les BIENVENUS en Autriche.
Sans aucune RESTRICTION.*

traités et particulièrement appréciés. Moi qui suis hongrois de naissance, j'ai été très bien accueilli en Autriche. C'est une chose qu'on ne peut pas dire pour toutes les personnes d'origine étrangère.

«Donc, si une étude théorique existait sur la raison pour laquelle les gens tolèrent ou pas les étrangers parfois... je pense que lorsque vous êtes vous-même dans une situation peu reluisante, vous êtes davantage disposé à accepter un étranger, davantage que si vous pensez avoir beaucoup à perdre. En d'autres termes, la prospérité agit comme un frein sur la politique d'asile.

«Je ne sais pas très bien comment je pourrais me

décrire. Différents termes peuvent convenir. Je suis une personne née hongroise et devenue autrichienne. Je suis un Viennois hongrois. Mais je ne suis pas un Hongrois qui vit à Vienne. Et je ne suis pas non plus un ancien Hongrois qui serait aujourd'hui devenu autrichien.

«Je suis les deux à la fois. Donc, je ne me suis davantage intégré qu'assimilé.»

– Interview par Roland Schoenbauer

PETER MARTOS travaille comme rédacteur en chef pour le quotidien autrichien Die Presse.



PETER FRANKL

**53 ANS,
MATHÉMATICIEN ET JONGLEUR,
TOKYO, JAPON**

PETER FRANKL N'AVAIT QUE TROIS ANS lorsqu'a débuté l'insurrection hongroise. Il ne fait pas partie de ceux qui ont rapidement quitté le pays. En fait, il n'est devenu un réfugié que 23 ans plus tard.

«Mon père et ma mère pensaient partir, se souvient-il. Mais, finalement, ils n'en ont pas eu le courage; ils avaient deux enfants en bas âge. Mon oncle est parti en 1956 avec sa famille. Il est allé en Angleterre, où il a exercé la profession de dentiste. Son fils de 18 ans avait participé à la révolution. Il y avait un risque qu'il soit pris pour cible.»

En tant que juifs hongrois, les Frankl avaient déjà beaucoup souffert avant 1956. «Ma mère faisait partie des rares rescapés d'Auschwitz, dit-il. Ses parents et sa sœur étaient morts là-bas.»

Le père de Peter Frankl était le directeur d'un grand hôpital. Mais, au moment de la naissance de son fils, il fut démis de ses fonctions et envoyé pendant plusieurs mois à l'armée, accusé d'avoir tenu des propos injurieux à l'encontre de l'un des dirigeants du parti communiste. Il fut réhabilité ultérieurement, mais à un poste de moindre responsabilité, en tant que chef du département de dermatologie.

A l'âge de six ans, Peter Frankl a commencé à apprendre l'allemand et le hongrois, marquant ainsi le début d'une véritable fascination – mais aussi d'un don – pour les langues, une passion qui l'animera le reste de ses jours. A l'école, le russe était de rigueur, mais à l'âge de 20 ans, il parlait aussi le hongrois, l'allemand, le français, l'anglais et s'exprimait «assez bien en suédois et en polonais.»

Le suédois est le fruit du hasard: «J'avais 17 ans environ. En Hongrie, on pensait que la Suède était le pays le plus libre du monde. Et puis il y avait toutes ces superbes blondes. C'est venu sur le mode de la plaisanterie, alors que je discutais avec un copain. Je lui ai dit que je voulais apprendre l'espagnol et il m'a répondu: "Pourquoi n'apprends-tu pas plutôt le suédois?"»

Mais les langues ne sont qu'un loisir. Il consacre ses études aux mathématiques. En 1975, à l'âge de 22 ans, il reçoit une bourse pour se rendre à Paris, où il séjourne sept mois. Cette expérience élargit son horizon mais lui donne aussi le sentiment d'être pris au piège. S'il veut se rendre où que ce soit en dehors du territoire français, au Royaume-Uni par exemple pour rendre visite à son oncle, ou en Italie pour passer quelques jours lorsqu'il

rentre en Hongrie, il lui faut une lettre de son ambassade. Or, ils refusent de la lui délivrer.

A Paris, ses collègues mathématiciens, impressionnés par son travail, lui proposent de l'aider à rester, mais il craint que son père perde à nouveau son emploi s'il ne rentre pas en Hongrie.

Trois ans plus tard, son père a pris sa retraite et une nouvelle opportunité se présente. Le jeune chercheur est invité à une conférence à Montréal et reçoit l'autorisation de s'y rendre. Avec l'aide de quelques amis rencontrés lors de son séjour parisien, il vient en France, où il obtient un poste au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS).

Arrivé sur le sol français en 1979 avec un visa touriste, il demande l'asile dans un poste de police. On lui conseille de se rendre dans les bureaux de l'UNHCR à Paris. Après trois mois d'attente – «les trois mois les plus difficiles de toute mon existence» – il reçoit le statut de réfugié. Même recruté par l'une des plus prestigieuses institutions publiques de recherche, il lui est impossible d'obtenir un permis de travail et de recevoir un salaire tant qu'il n'a pas été reconnu comme réfugié.

Une fois cette procédure achevée, la vie de Peter Frankl s'améliore drastiquement. «Le mieux c'était d'être libre. Je pouvais aller où je voulais. La seule chose qui leur importait [au CNRS] c'était que vous fassiez vos recherches et que vous publiiez quelques articles.»

Il commence à répondre aux invitations d'universités ou d'instituts du monde entier. L'Angleterre, l'Allemagne, le Canada, la Suède – où il peut mettre en pratique ses connaissances – et les Etats-Unis lui ouvrent leurs portes. Grâce à son passeport de réfugié, il peut voyager assez aisément en Europe de l'ouest et en Amérique du nord. Ailleurs, l'obtention de visas s'avère plus problématique. «Pour l'Inde, j'ai dû attendre trois mois. Pour le Japon, il me fallait à chaque fois une lettre d'invitation.» Ce n'est que sept ans plus tard, une fois acquise la nationalité française, que ce problème de visa est finalement résolu.

Son goût pour les langues ne se dément pas. Un travail de trois mois pour l'Université de Tokyo en 1982 est à l'origine d'un autre bouleversement dans l'existence de ce voyageur invétéré. Il part pour le Japon. «J'ai aimé ce pays parce que c'est là que les gens se sont montrés le plus amicaux envers moi. A l'époque, il y avait très peu d'Occidentaux au Japon et j'étais considéré comme une sorte de curiosité locale.»

Il s'y installe définitivement en 1988. Quatre ans plus tard – parlant désormais couramment le japonais – Peter Frankl publie le récit de sa vie, «Notes of a Wandering Mathematician», qui sera vendu à quelque 50 000 exemplaires. Il fait alors de nombreuses apparitions sur les plateaux télévisés et connaît une certaine célébrité.

Une autre facette de ce personnage plutôt inhabituel est son talent pour la jonglerie, une activité qui l'a intéressé dès son enfance et qu'il a développée au Japon.

Au départ, il jonglait dans la rue. Il a même fait campagne pour défendre les artistes de rue japonais. Puis, il a intégré cette pratique dans ses cours à l'université. «Quand je



COURTESY P. FRANKL

vois que les gens sont un peu fatigués, je prends quelques objets et je jongle pendant cinq minutes.»

Ses compétences en mathématiques, linguistique et en jonglerie ont fusionné un beau jour pour donner naissance à un programme éducatif télévisé, intitulé «Mathematica», que Peter Frankl a présenté de 1998 à 2004.

«C'était destiné aux enfants donc il y avait un peu de jonglerie et des éléments de divertissement intégrés au programme. Les mathématiques ne sont pas très visuelles, mais nous avons réussi à les faire aimer.»

Depuis la fin de l'émission, il n'est pas resté inactif: «Je donne des conférences dans tout le pays, sur toutes sortes de sujets: comment étudier les maths, comment apprendre les langues, sur les droits de l'homme aussi.»

Peter Frankl a complété sa collection de langues en apprenant l'espagnol, le chinois et le coréen – onze langues au total. Il est aussi l'auteur de 25 ouvrages.

Ce réfugié hongrois, ce migrant économique français installé au Japon vit, aujourd'hui encore, dans une sorte d'agitation perpétuelle: «Je voyage toujours beaucoup; récemment je me suis rendu au Gabon, au Myanmar, au Cambodge, au Laos...»

– Rupert Colville

**Ce réfugié HONGROIS, ce
MIGRANT ÉCONOMIQUE
français installé au Japon vit,
aujourd'hui encore, dans une sorte
d'agitation perpétuelle.**

Résoudre la crise à

PAR ANGELINA JOLIE

IL Y A CINQUANTE ANS À PEINE – un laps de temps insignifiant à l'échelle de l'humanité – l'Europe comptait plus de 40 millions de réfugiés et de déplacés. Ces déracinés étaient le fruit de l'Allemagne hitlérienne, de l'Espagne franquiste, de l'Italie de Mussolini et, plus tard, du régime des colonels en Grèce et de la mainmise soviétique sur l'Europe centrale, notamment sur la Hongrie.

Aujourd'hui, tous ces pays sont membres de l'Union européenne et il paraît inconcevable qu'ils puissent produire des réfugiés. Si inconcevable même que leurs citoyens souffrent le luxe d'oublier à quoi peut ressembler la vie sous un régime dictatorial ou que l'on peut être torturé du fait de ses opinions politiques.

Aux Etats-Unis, il aura fallu l'assassinat de Martin Luther King pour que l'égalité raciale devienne réalité.

Un peu plus tôt cette année, le magazine *RÉFUGIÉS* (n° 142) a publié une photographie qui me paraît, par bien des aspects, résumer cette amnésie qui semble avoir précipité aux oubliettes des milliers d'années de guerre, de tyrannie et de répression. Cette image montre un couple en bikini et maillot de bain, assis paisiblement sur des serviettes, en train de se faire bronzer sur une plage. Une autre personne fait partie du décor. Cet homme étendu sur le sable est noir, et il est mort. Il s'agit d'un migrant, ou peut-être d'un réfugié. Nous ne saurons jamais exactement qui il était ni pourquoi son corps s'est échoué sur cette plage. Le couple semble ne pas s'en soucier.

Cette photo est triste. Triste d'abord pour cet anonyme dont la dépouille, comme celle de tant d'autres, a été rejetée par les eaux sur une plage de la Méditerranée. Triste aussi pour ce couple, assis sous son parasol, crème solaire et glacière à portée de main, qui ne perçoit pas la terrible réalité qui se trouve seulement à quelques mètres de lui: la mort d'un fils, d'un frère, d'un être aimé, qui aurait tout aussi bien pu être vous ou moi, si nous étions nés en d'autres lieux et en d'autres temps.



Angelina Jolie voyage avec un groupe de réfugiés congolais fraîchement arrivé en Tanzanie.

TROUVER LES MOYENS D'AGIR

L'AGENCE DES NATIONS UNIES POUR les réfugiés, organisation pour laquelle j'œuvre en tant qu'ambassadrice de bonne volonté, dispose d'un budget annuel d'environ 1,2 milliard de dollars. Ce chiffre peut sembler énorme mais des dizaines d'entreprises réalisent des profits bien supérieurs chaque année. Or, l'UNHCR lutte en permanence pour réunir ces fonds destinés à

aider et à protéger quelque 20 millions de personnes dans le monde.

Au fur et à mesure, l'UNHCR est contraint de réduire ses projets, ce qui affecte des populations parmi les plus défavorisées de la planète. L'agence tente de préserver les programmes bénéficiant aux plus vulnérables, ceux notamment qui concernent les femmes réfugiées, l'éducation ou la lutte contre le HIV/SIDA dans les camps de ré-

des réfugiés l'échelle mondiale



barbelé en pleine nuit. Beaucoup périssent et sont enterrés de manière anonyme, comme cet homme gisant sur une plage de la Méditerranée.

Au cours des dix dernières années, plus de 7 000 cas de personnes décédées alors qu'elles tentaient de gagner l'Europe ont été répertoriés. Ce chiffre est sans aucun doute bien en deçà de la réalité. Nombreux aussi sont ceux qui meurent en essayant de s'introduire aux Etats-Unis et en Austra-

« Il est véritablement scandaleux que, dans un monde aussi riche que le nôtre, nous ne trouvions pas le moyen de nourrir ces familles convenablement... »

lie. Mais nous n'y prêtons pas attention. Au contraire, nous sommes frappés par l'audace dont ils font preuve. Comment osent-ils s'inviter à notre table ? Comment osent-ils venir construire nos routes, nettoyer nos hôpitaux et nos bureaux, laver la vaisselle dans nos restaurants et faire les lits dans nos hôtels ?

Récemment, le Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés António Guterres a résumé cette situation en quelques mots. Il a expliqué que le statut particulier dont bénéficient les réfugiés – des personnes fuyant les persécutions et la guerre – est remis en cause par la bataille qui s'est engagée sur les migrants économiques et la question de savoir si nous les acceptons ou pas.

POURQUOI NOUS SOMMES EN TRAIN D'ÉCHOUER

CEUX D'ENTRE NOUS QUI RESTENT BIEN disposés à l'égard des réfugiés et sont choqués de les voir honnis, à des fins électorales ou pour augmenter les tirages des journaux,

fugiés. Hélas, même ces initiatives vitales sont parfois directement frappées. Et elles le sont invariablement de manière indirecte : manque de personnel, manque d'opportunité pour étudier au-delà de l'école primaire, et parfois même manque de nourriture dans certains camps de réfugiés, en particulier en Afrique. Il est véritablement scandaleux que, dans un monde aussi riche que le nôtre, nous ne trouvions pas le moyen de nourrir

ces familles convenablement.

Et pourtant, nous sommes scandalisés lorsqu'ils ont l'audace de vouloir venir chez nous, en quête d'un avenir meilleur. En route, ils se déplacent avec des migrants économiques. Ils tombent aux mains de trafiquants, qui les poussent sur des bateaux surchargés, les cachent à l'arrière de conteneurs, ou leur disent de marcher à travers des champs de mines ou de gravir des barrières en fil de fer

« Nous avons le pouvoir et les moyens, aussi bien **individuellement** que **collectivement**, de faire la **différence**. »

sont en train d'échouer. Nous ne sommes pas favorables aux mouvements incontrôlés de personnes aux frontières, mais nous ne sommes pas prêts à nous investir financièrement, politiquement, ni même émotionnellement, dans la recherche de solutions dans les régions dont elles sont originaires. Nous collons quelques sparadraps sur les plaies les plus béantes, car leur vue nous indispose. Mais nous ne sommes pas prêts à

couvrir les coûts d'un traitement complet, ni à investir massivement dans la prévention.

Bien entendu, les solutions ne sont pas toujours faciles à identifier et à mettre en œuvre. Mais, la façon dont l'Europe a évolué — une région dévastée par les deux conflits les plus meurtriers de la planète, aujourd'hui devenue un club dont les 25 membres ne peuvent même songer à entrer en conflit — devrait nous donner matière à réfléchir sur les moyens de régler les problèmes des réfugiés et de la migration à l'échelle mondiale.

D'AUTRES PLANS MARSHALL, S'IL VOUS PLAÎT

LES RÉFUGIÉS SONT L'EXPRESSION visible de notre incapacité à établir d'autres plans Marshall, mais leur situation peut être réglée assez facilement. Pour cela, il faut davantage de ressources dans les régions où ils

se déplacent en premier lieu, de manière à ce qu'ils les quittent uniquement par choix, et non par nécessité. Il faut consacrer davantage de moyens aux pays qui ont repris le chemin de la paix. Les premières années représentent une période aussi délicate que déterminante. Les réfugiés qui rentrent dans leur pays ont besoin d'aide pour reconstruire leur existence. Ils n'ont pas des besoins démesurés; il leur faut juste de quoi pouvoir reprendre le dessus.

Les agences comme l'UNHCR ne devraient pas avoir à lutter pour réunir quelques dizaines de millions de dollars destinés à aider des nations anéanties, comme l'Angola, la Sierra Leone, le Libéria et le Soudan. La reconstruction rapide et efficace d'un pays qui a été ravagé par la guerre renforce la paix et peut générer des profits surprenants en termes de stabilité régionale et de prospérité économique. Ces avancées profitent à tous.

Au contraire, ignorer les conflits qui s'en-

Cet article a été publié pour la première fois en 2006, dans le Global Agenda.



UNHCR/CT. MAKEEVA/RUS-2003

Angelina Jolie rejoint l'Équipe d'intervention d'urgence de l'UNHCR

Et vous invite à faire de même.

Cet automne, Angelina Jolie lance une nouvelle initiative pour soutenir l'Équipe d'intervention d'urgence de l'UNHCR. Elle est la première à s'être inscrite en tant que membre sympathisant de l'« EIU » — l'équipe est plus connue sous cette abréviation — et invite tout le monde à en faire autant.

« J'ai eu le privilège de connaître plusieurs employés de l'UNHCR et de travailler avec eux dans certaines des régions les plus éloignées et inhospitalières du monde », a déclaré Angelina Jolie, qui s'est rendue dans plus de 20 pays, allant du Sri Lanka à la Sierra Leone, en tant qu'ambassadrice de bonne volonté de l'UNHCR. « Le dévouement et l'engagement de ces collègues dans leur travail pour aider les réfugiés, jour après jour, est une source d'inspiration. »

Les personnes qui ont fui leur foyer sont démunies, affamées et vulnérables; elles ont besoin d'être aidées rapidement. L'Équipe d'intervention d'urgence de l'UNHCR est prête à être déployée à tout moment dans le monde pour intervenir en cas de crises majeures de réfugiés. En quelques heures, des avions peuvent être chargés d'articles de secours essentiels et les membres de l'EIU prêts à partir, forts d'une expertise qui peut sauver de nombreuses vies. Les membres de l'Équipe d'intervention d'urgence sont souvent parmi les premiers acteurs présents sur le terrain — comme par exemple lors du tsunami et du tremblement de terre



au Pakistan, ou lors de grandes crises de réfugiés, comme au Rwanda et en Afghanistan.

IL EST VITAL D'ÊTRE BIEN PRÉPARÉS

Les membres de l'Équipe d'intervention d'urgence doivent se mettre immédiatement au travail, souvent dans des circonstances extrêmement stressantes et chaotiques. C'est pourquoi, lorsqu'ils s'inscrivent volontairement dans les fichiers de l'EIU, ces membres déjà expérimentés du personnel doivent

suivre pendant neuf jours une formation intensive pour acquérir des compétences pratiques dans des domaines tels que la planification et la gestion des camps, les télécommunications, la conduite de véhicules tout-terrain et les premiers secours. Ils apprennent aussi à gérer de nombreux problèmes de sécurité, et notamment la manière de se comporter en présence de groupes armés ou de réagir sous la menace d'une arme, en cas de kidnapping ou de prise d'otage.

Cette formation, à laquelle participent environ 40 personnes provenant des bureaux de l'UNHCR du monde entier, est organisée trois fois par an. A son terme, les participants sont physiquement et mentalement prêts à affronter des situations parmi les plus difficiles au monde.

Lors des deux dernières années, l'Équipe d'intervention

lisent peut produire des conséquences aussi néfastes que financièrement désastreuses. Il suffit de penser à la Bosnie, au Rwanda, à l'Afghanistan, où davantage d'investissements et une politique internationale pertinente dans les années 80 et au début des années 90 auraient pu changer le cours de l'histoire pour chacun d'entre nous. Oussama Ben Laden a profité de notre négligence en Afghanistan. Les choses semblent aujourd'hui s'améliorer dans l'ensemble de ces pays, mais à quel prix ? Combien de millions de réfugiés aurait-il fallu pour que nous comprenions notre erreur ? Sans oublier les plus de deux millions de morts que comptent ces trois pays...

Je me suis rendue dans certains d'entre eux ou dans des pays avoisinants, où se trouvent la plupart des réfugiés. Cette expérience a été pour moi une immense leçon d'humilité, un réveil brutal et choquant. Elle m'a fait comprendre que tous, moi y compris, nous



Pakistan, 2005

UNHCR/REDDEN/PAC2005

nous comportons comme ce couple installé à l'ombre de son parasol sur une plage, en train d'admirer la mer.

Et pourtant, nous avons le pouvoir et les moyens, aussi bien individuellement que collectivement, de faire la différence. Je pense que nous voulons tous la même chose – un monde stable, une économie solide et la possibilité de progresser en tant qu'indivi-

us et en tant que nations. Nous souhaitons un avenir meilleur. Nous ne voulons pas répéter les erreurs du passé.

ANGELINA JOLIE, actrice mondialement connue dont le travail a été récompensé par un Oscar et un Golden Globe, est ambassadrice de bonne volonté pour l'UNHCR depuis 2001.

le magazine de la réunion annuelle du Forum Economique Mondial.

Intervention d'urgence de l'UNHCR



Tchad, 2004.

UNHCR/ERTEAM/PTCD-2004

d'urgence a ainsi été déployée dans plus de 20 contextes, comme le Darfour, le Tchad, le Sri Lanka, le Pakistan, le Timor-Leste, la République démocratique du Congo et la province indonésienne d'Aceh, suite au désastre provoqué par le tsunami. Plus récemment, l'EIU de l'UNHCR est intervenue pour aider des centaines de milliers de Libanais déplacés dans leur pays et en Syrie.

Vous désirez soutenir les employés de l'UNHCR et vous assurer qu'ils disposent de la formation, des équipements et des articles de secours adéquats ?

Dans ce cas, faites comme Angelina Jolie, qui a très vite accordé son soutien à cette importante opération de l'Equipe d'intervention d'urgence, en devenant son premier membre sympathisant.

Vous pouvez aussi vous inscrire en ligne en cliquant sur le lien suivant : www.erteam.unhcr.org.

Vous contribuerez ainsi à apporter une aide rapide et essentielle aux réfugiés dont les communautés ont été dévastées par la guerre, les persécutions et les catastrophes.

« Faites comme moi,
soutenez activement l'Equipe d'intervention d'urgence »
— Angelina Jolie



Les Libériens espèrent laisser définitivement derrière eux, sans pour autant l'oublier, le terrible souvenir des conflits passés, de l'anarchie et des atrocités perpétrées.

Le rêve libérien

PAR ANNETTE REHRL

LORSQU'EN 2002, les rebelles du LURD (Libériens unis pour la réconciliation et la démocratie) ont déferlé du comté de Lofa sur le village de Boiwen, tel un ouragan ne laissant derrière lui que mort et désolation, ses habitants ont décidé que c'en était assez.

Au départ, les hommes de ce village situé dans le comté de Bomi, au sud-ouest,

ont pensé qu'il valait mieux se cacher dans la forêt, en attendant que ce déluge de jeunes drogués réputés pour leur sauvagerie n'achève son œuvre habituelle de destruction, de pillage et de viol systématique.

Mais les villageois ont vite changé d'avis lorsqu'ils ont compris qu'ils ne pourraient empêcher la catastrophe sociale qui était sur le point de s'abattre sur leur communauté.

Ils ont alors décidé d'envoyer les personnes âgées, les femmes et les enfants dans

le camp de Wilson Corner. La plupart des hommes les ont suivis peu après, laissant sur place une poignée de braves chargés de surveiller les habitations et les champs à Boiwen et dans ses alentours.

Des dizaines de milliers de Libériens, apeurés à juste titre, ont quitté Monrovia entre 1999 et 2003 pour se réfugier dans l'un des 35 camps et sites spontanés de déplacés internes apparus dans et autour de la capitale.



dictoires. Il découvre des forêts profondes et luxuriantes et un sol réputé pour ses richesses, regorgeant de diamants, d'or, de bois et de caoutchouc; une nature si féconde qu'il suffit de planter une graine et de la regarder pousser.

«Ce pays est béni», dit un membre pakistanais des forces de maintien de la paix des Nations Unies. «Ils ont la pluie et des sols fertiles. Ils ne devraient jamais avoir faim. La nature est tellement généreuse ici, surtout comparée à la région sèche où je viens au Pakistan. Nos agriculteurs doivent travailler tellement dur pour survivre.»

En effet, répondent, peu convaincus, les Libériens. Notre pays est béni et pourtant... Ils font la liste des différences ethniques, évoquent la soif insatiable de pouvoir et d'argent qui a ravagé leur pays de manière presque ininterrompue depuis sa création, cent cinquante ans plus tôt, par d'anciens esclaves américains rentrés en 1822 sur la

Beaucoup de ceux qui vivaient près d'une frontière ont essayé de sauver leur vie en traversant la jungle pour rejoindre la Sierra Leone, la Guinée ou la Côte d'Ivoire – des pays qui, l'un après l'autre, ont également connu des turpitudes domestiques liées, au moins partiellement, à des dynamiques régionales complexes engendrées par l'effondrement du Libéria.

Les autres, pour la plupart exaspérés par les allées et venues imposées par une

décennie de guerre civile – ont emporté ce qu'ils possédaient et sont partis plus loin, vers des pays plus stables, comme le Ghana et le Nigéria.

UNE TERRE BÉNIE, UNE HISTOIRE BRÛLANTE

VISITER LE LIBÉRIA ACTUEL EST une expérience qui suscite plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Les images qui s'offrent au voyageur sont souvent contra-



À gauche : des rapatriés reconstruisent leur maison dans le comté de Lofa, l'une des régions les plus dévastées du Libéria.
Ci-dessus : le camp de déplacés internes de Maimu, près de Monrovia. Le dernier camp a été fermé en mars 2006.



Le personnel de l'UNHCR évoque des problèmes de protection avec un juge libérien dans un tribunal de campagne. Le système judiciaire national a été détruit par les 14 années de guerre civile.

UNHCR/E. COMPTE VERDAGUER/LBR/2005

terre de leurs ancêtres. Bien qu'anciens, les problèmes auxquels est confronté le pays ont atteint leur paroxysme de 1989 à 2003, lors de trois guerres civiles terribles, rebaptisées par les Libériens Première, Deuxième et Troisième Guerres mondiales.

Le comté de Lofa, situé à l'extrême nord du pays, près de la frontière avec la Guinée et la Sierra Leone, était, à une époque, le grenier du Libéria. Pourtant, début 2005, et en dépit de deux années de paix, ses plaies sont encore à vif. Chaque village a été détruit; presque tous les bâtiments encore debout ont été pillés; les mosquées ont été réduites en cendres et les écoles avalées par la jungle.

Plus au sud, les comtés de Gbarpolu, Bong, Bomi et Grand Cape Mount offrent un spectacle identique: puits abandonnés, places de marché pillées et plus du tiers de la population du Libéria – une population essentiellement rurale – entassée dans des camps de déplacés, installée dans des bâtiments publics vides dans le centre de Monrovia, ou survivant sur les plages et dans les

banlieues de la capitale, en attendant des jours meilleurs.

RÉTABLISSEMENT PROGRESSIF

AUJOURD'HUI, TROIS ANS APRÈS LA signature de l'accord de paix à Accra et un an et demi après qu'Ellen Johnson Sirleaf ne soit devenue la première femme démocratiquement élue à accéder à la Présidence d'un pays africain, le Libéria montre les premiers d'un rétablissement progressif.

L'an passé, le comté de Lofa a enregistré le retour de près de 45 000 réfugiés et 120 000 déplacés internes. Au total, quelque 74 000 rapatriés ont choisi de regagner leur pays avec le soutien de l'UNHCR entre octobre 2004, début de l'opération de rapatriement, et juillet 2006. A ces chiffres s'ajoutent environ 200 000 personnes rentrées chez elles spontanément et par leurs propres moyens depuis 2003.

Ce mouvement de retour est perçu par le nouveau gouvernement, les donateurs, les Nations Unies et les autres organisations

comme une preuve évidente de la foi en l'avenir qui habite la population et ce, en dépit des problèmes et des énormes obstacles qui restent à surmonter.

Un nouveau chapitre de l'histoire du Libéria semble bel et bien avoir été ouvert. «Ce dont nous avons besoin maintenant, ce sont des emplois, des emplois, des emplois», répète inlassablement la Présidente Ellen Johnson Sirleaf à la communauté internationale.

Mais la tâche est immense. Les profondes cicatrices laissées sur le tissu social ne seront complètement guéries qu'une fois le pays définitivement débarrassé de ses vieux démons – un point sur lequel tous s'accordent.

Les efforts de reconstruction devront aller bien au delà de la simple rénovation des routes et des édifices publics; la société elle-même doit être restructurée, en son fondement même. Les personnes qui ont traversé tant de souffrances, assisté à tant d'horreurs et de mutilations, doivent trouver le moyen de se réconcilier et de pardonner afin de forger une nouvelle unité nationale.

Presque tous les bâtiments **encore debout** ont été **pillés**; les mosquées ont été réduites en cendres et les écoles **avalées par la jungle**.

Aujourd'hui, une atmosphère nouvelle de confiance semble régner, malgré les nombreux défis que cette nation ravagée par la guerre doit encore relever.

UNE TÂCHE IMPRESSIONNANTE EN PERSPECTIVE

ENVIRON 85% DE LA POPULATION EST À la recherche d'un emploi. Ce chiffre inclut des milliers d'anciens combattants, dont beaucoup souhaitent être réintégrés dans la société et dans leurs familles, bien qu'ils continuent d'inspirer, de manière très compréhensible, une grande méfiance à la population.

Comme l'a démontré l'exemple de nombreux autres pays dévastés, plusieurs questions fondamentales doivent être réglées simultanément pour enclencher une dynamique favorable et la maintenir.

La Présidente Johnson Sirleaf a multiplié ses déplacements à travers la planète pour recueillir des fonds et promouvoir le Libéria. Elle a également adopté une ligne dure sur la question de la corruption, tout en essayant de tenir la promesse faite lors des élections de rétablir l'électricité dans les principaux quartiers de Monrovia, après 17 longues années d'obscurité.

Entre-temps, la Commission «vérité et réconciliation», récemment créée, tente d'apporter un peu plus de lumière sur les atrocités commises durant les guerres, en invitant les Libériens à témoigner et à partager leurs griefs.

FERMETURE DES SITES

LE 31 MARS 2006, UNE ÉTAPE IMPORTANTE a été franchie: tous les camps abritant des déplacés internes ont été officiellement fermés, après que 321 745 personnes aient reçu l'aide de l'UNHCR pour rentrer dans leurs communautés d'origine.

Les habitants de Boiwen ont, eux aussi, regagné leur foyer. C'est ensemble qu'ils avaient fui et ensemble qu'ils ont quitté le camp de Wilson Corner. En accord avec la liste des priorités établie par les villageois eux-mêmes, l'UNHCR a reconstruit la hutte à palabres (une sorte de centre communautaire), installé un puits et favorisé leur participation dans un projet agricole.

Les enfants de Boiwen vont de nouveau à l'école et, bien que les traces de la guerre soient encore visibles, la vie semble reprendre son cours. Les limites de ce retour à la normale se précisent lorsqu'un groupe d'enfants présente une pièce de théâtre à

l'occasion de la remise des diplômes. Ils ont décidé d'évoquer l'une des préoccupations les plus pressantes de leur communauté: les vols commis par certains de leurs compatriotes qui dérobent, la nuit, le manioc cultivé par les agriculteurs.

Comment devrait-on régler ce problème dans un pays où la justice populaire est encore tolérée, et où la confiance dans les forces de police, de justice et en toute forme d'autorité a disparu il y a fort longtemps et n'a pas encore été rétablie?

La troupe propose une solution novatrice: au lieu d'un lynchage expéditif, le voleur est amené devant le chef de la ville, qui consulte à son tour les anciens et les parties impliquées. Finalement, il est condamné à rembourser la famille spoliée et à effectuer des travaux d'intérêt général.

La solution proposée semble annoncer un avenir prometteur mais, à Boiwen, comme dans des milliers d'autres villages au Libéria, les forces locales de police ne sont toujours pas en état de fonctionner et il n'existe aucun dispensaire à proximité du village. Dernièrement, le superintendant, c'est-à-dire la plus haute autorité locale du comté de Bomi, a réclamé la construction de dizaines d'écoles en arguant du fait que les enfants sont exposés à des risques d'abus et de violences sexuelles lorsqu'ils doivent se lever chaque matin à 4 heures 30 et marcher pendant deux heures pour se rendre à l'école la plus proche.

PAS À PAS

MÊME SI LA POPULATION RURALE DU Libéria est prête à participer à l'effort de reconstruction nationale, ses perspectives économiques sur le long terme restent floues. Pour le moment, les opportunités de revenu sont quasi inexistantes, à l'exception de petits commerces effectués par des femmes, qui doivent marcher pendant des heures chaque jour pour vendre toutes les marchandises qui leur tombent sous la main.

Et pourtant, la plupart des Libériens semblent avoir décidé de tenir tête à ceux qui remettent en question l'optimisme qui gagne peu à peu Monrovia et les campagnes. Les habitants de la capitale, même ceux qui continuent à vivre dans des conditions difficiles au bord des plages,

font de leur mieux pour mettre en avant les réalisations accomplies par leur nouveau gouvernement et pour s'armer de patience.

«Nous essayons, petit, petit», explique Thomas Kamara, un ancien réfugié de Guinée. Dans cette partie de l'Afrique de l'ouest, cela veut dire que les choses pourraient sans doute aller mieux, mais qu'elles pourraient également être bien pires.

«Il faudra beaucoup de temps pour reconstruire ce pays. Nous ne pouvons pas espérer trop de choses, trop vite», ajoute-t-il, en soulignant le fait que, malgré les difficultés auxquelles presque tout un chacun est confronté à titre personnel, les Libériens en ont assez de la guerre. «J'ai été un réfugié pendant 13 ans. La meilleure décision que j'ai prise l'an passé a été de rentrer dans mon pays. Nous voulons vivre en paix.»

De retour dans le comté de Lofa ainsi que dans d'autres régions, les agriculteurs ont commencé les récoltes et les communautés locales œuvrent ensemble à la réhabilitation des écoles et des maisons. Les groupes de femmes s'occupent du petit commerce. Les communautés s'entraident au quotidien et vont de l'avant, plutôt que de ressasser les horreurs du passé.

Et, dans l'ensemble, une atmosphère nouvelle de confiance semble régner, malgré les nombreux et importants défis que cette nation ravagée par la guerre va encore devoir relever.

Cette confiance amène les Libériens à la conviction qu'un jour, ils auront une vie meilleure, qu'ils pourront disposer de l'eau potable et de l'électricité, qu'ils auront du travail, que leurs enfants iront dans des écoles toutes proches. L'espoir aussi que lorsqu'ils tomberont malades, ils seront soignés par des professionnels qualifiés dans des installations médicales adéquates.

Ils veulent croire qu'il leur est possible de vivre à nouveau ensemble dans la paix et de laisser définitivement derrière eux, sans pour autant l'oublier, le terrible souvenir des conflits passés, de l'anarchie et des atrocités perpétrées.

Cela peut sembler n'être qu'un rêve lointain mais il existe désormais une véritable chance pour qu'il devienne réalité. ■

